This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

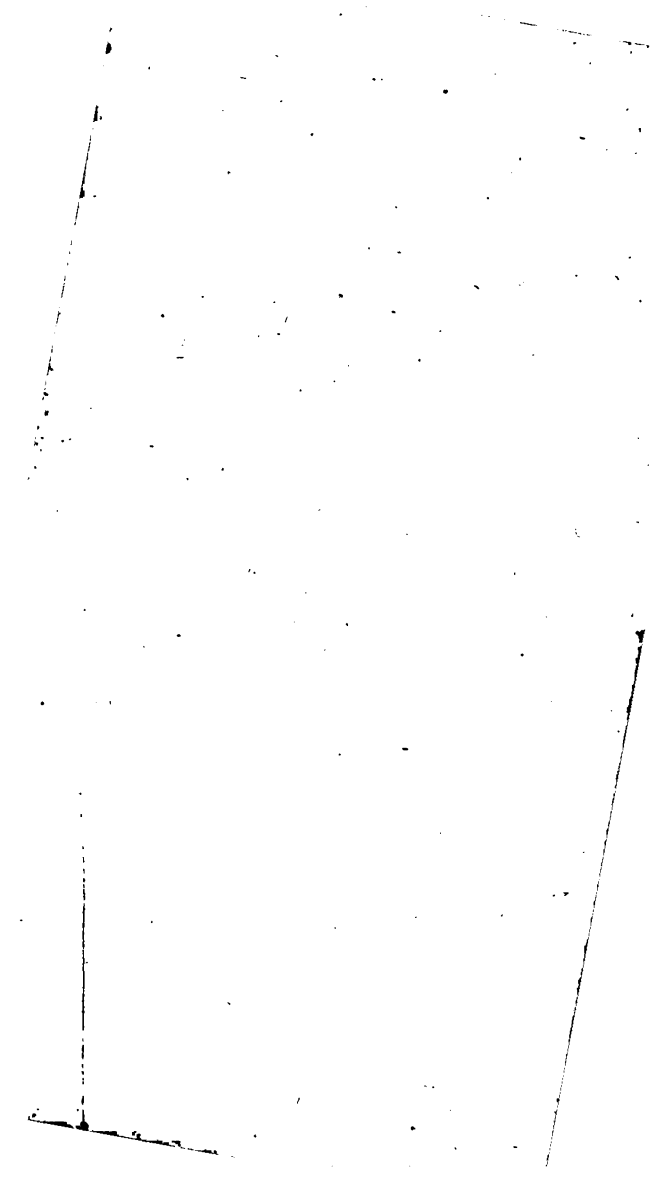
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

DATION FUND

Vet. Fr. II A. 1962

Cy Antoine Gachet
d'Artigny



RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ

DANS UNE

ASSEMBLÉE,

TENUE AU BAS

DU PARNASSE

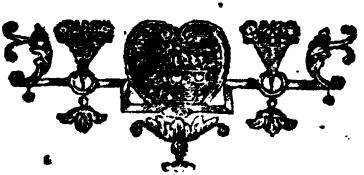
Pour la Réforme

DES BELLES LETTRES.

OUVRAGE CURIEUX,

Et composé de Piéces rapportées, selon la METHODE des Beaux Esprits de ce tems.

Purpureus, latè, qui splendeat, unus & alter
Assuitur pannus. Horat. Ars Poët. vers. 15.



A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XXXIX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 APR 1989
OF OXFORD
LIBRARY

EPITRE DEDICATOIRE.

Au très-Illustre, très-Docte & Savantissime DOCTEUR MATANASIUS; *Recteur magnifique de l'Université de Pedanstadt, &c.*

PHE'NIX & gloire de nos jours, PRINCE des Critiques Anciens & Modernes.

VOICI *un Ouvrage digne de vous, que j'ai l'honneur de vous présenter. Interrompez*

pour quelques momens ces travaux Littéraires qui vous ont élevé à un Rang ſi diſtingué dans la République des Lettres, qu'on peut dire de vous, ce que François de Roſſet *dit de ſa belle & généreuſe* Princeſſe Philis : *qu'elle étoit l'ornement de ſon Siécle, la honte du Siécle paſſé, & l'Envie des Siécles futurs. J'ôſe vous aſſûrer avec cette noble hardieſſe que l'amour propre inſpire d'ordinaire aux Auteurs qui ſont au-deſſus du commun, que vous lirez cette Rélation avec plaiſir. Vous y découvrirez à chaque page une érudition choiſie, des penſées neu-*

neuves, des graces, des fleurs qui ne le cédent peut-être qu'à celles que vous avez ſçû répandre ſi à propos dans vos excellentes Remarques *ſur* le Chef-d'œuvre d'un inconnu. *Je ne crains point qu'après avoir achevé la lecture de mon Ouvrage, vous diſiez, à l'exemple de cet Empereur qui fit les délices du genre humain,* Amici, Diem perdidi. *Vous jugerez au contraire que cette Production me va faire un honneur infini; & que je ſuis bien éloigné de reſſembler à ces Ecrivains infortunés, tels que* R. R. P. P. Alexandre &

Thomaſſin, *qui, ſelon la Remarque judicieuſe de* Mr. l'Abbé Lenglet, *n'ont de l'eſprit qu'au bout des doigts. Ce mot d'eſprit me fait penſer que je devrois faire ici l'Eloge du vôtre, mais par où commencer ?*

Comme en cueillant une Guirlande,
L'œil eſt d'autant plus travaillé,
Que le parterre eſt émaillé
D'une diverſité plus grande.
Tant de Fleurs de tant de côtés,
Faiſant paroître en leurs beautés
L'artifice de la nature,
Il tient ſuſpendu ſon deſir ;
Et ne ſçait en cette peinture
Ni que laiſſer, ni que choiſir.

D'ail-

D'ailleurs, j'ai été prévenu par des Savans distingués, tels que Gamaliel Acosta, Mahalaleel, Benjuda, Chrisologos Caritides, Henricus de Bolinbroke, Franciscus Rudolphus, Astreolides Elephantius, *& une infinité d'autres, dont l'Univers entier connoît le mérite. Que n'ai-je du moins les talens de* Guillaume Postel, *ou plûtôt ceux de l'Illustre* Mr. Masson, *ce fameux auteur de la* feüe Histoire Critique de la République des Lettres! *Je me servirois de vingt-six Langues, & sur-tout de la* Malabare, *pour vous assûrer que je serai toute ma vie avec un respect*

&

& une vénération ſans bornes,

DOCTEUR INCOMPARABLE,

Votre très-humble
& très-obéiſſant
Serviteur,
L. D. ***.

AVERTISSEMENT

qui peut tenir lieu de Préface.

TOUT le monde ſait qu'en 1668. Gueret fit imprimer à Paris un petit Livre, intitulé *le Parnaſſe Réformé*. Trois ans après il en donna la 2e. partie, ſous le titre de *Guerre des Auteurs*. C'eſt un Songe tout de Littérature & Bel-eſprit, où Gueret ſuppoſe qu'il vit le Parnaſſe en feu par la diviſion & la jalouſie des Auteurs, qui ſe diſoient leurs vérités. C'étoit une critique très-fine, enveloppée

loppée ſous cette Image agréable.

En 1687. un Schiſme s'étant formé dans la République des Lettres, à l'occaſion du Poëme de Perraut, intitulé *Le Siécle de Loüis le Grand*, de Caillère publia ſon *Hiſtoire Poëtique de la Guerre nouvellement déclarée entre les Anciens & les Modernes*. Il ſuivit l'idée de Gueret, mais il ne l'exécuta pas ſur le même ton: il ne put jamais attrapper l'enjoüement répandu dans *le Parnaſſe Réformé*. Dix-ſept ans après, l'Abbé de la Bizardière, connu par des Ouvrages ſur la Po-

Pologne, donna ſes *Caractères des Auteurs Anciens & Modernes*; ſatire pleine de ſel & de goût. J'ai travaillé ſur le plan de ces Auteurs, & je me flatte d'avoir réüſſi. L'idée que j'ai ſuivie, la variété des matières, la fineſſe des penſées, le tour de l'expreſſion, tout plaira à un Lecteur éclairé. Ce qui ſurprendra le plus, eſt la vaſte érudition qui regne dans cet Ouvrage. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur la Table qui ſuit cette Préface, on y verra avec étonnement les noms de près de 500. Auteurs. Heureux

reux l'Ecrivain qui ſait faire un ſi bon uſage de ſes talens! Cheuvreau nous dit dans *l'Avertiſſement* qui eſt à la tête de ſon *Hiſtoire du Monde*: „ *On pourra juger par mes Réflexions & par mes Remarques, ſi j'ai du diſcernement & de la lecture*“. Qu'auroit-il donc penſé, s'il eût vécu aſſez long-tems pour voir un Ouvrage de Littérature tel que celui-ci? Sans doute il auroit augmenté ſon Hiſtoire de la moitié, par de nouvelles citations de Rabbins & d'Auteurs ſans nombre; encore n'auroit-il jamais acquis la réputation

que je me vais faire parmi les Pédans & les Littérateurs. On me reprochera peut-être que ce livre n'eſt qu'un tiſſu de ce que pluſieurs ont écrit avant moi : l'objection eſt puerile, & un Auteur célébre, c'eſt Mr Rollin, y a répondu, premièrement dans ſa *Manière d'étudier & d'enſeigner les Belles-Lettres* & enſuite dans ſon *Hiſtoire Ancienne*. Ce Savant avouë de bonne-fois, qu'il ne ſe fait point un ſcrupule, ni une honte de piller par tout, ſouvent même ſans citer les Auteurs qu'il copie, parceque quelque-fois il ſe donne la liberté

d'y faire quelques changemens. J'ai suivi son exemple ceux qui ont beaucoup de lecture, reconnoîtront aisément où j'ai pris divers morceaux que j'ai enchassés ; les ignorans voyant que les marques de mon Livre ne sont point noircies de citations me feront honneur de tout, admireront ma fécondité, & contenteront mon amour propre en m'acordant leurs suffrages.

Il y a une autre dificulté qu'il est bon de prévenir ; pourquoi dira-t'on faire un Livre si court, lorsqu'on est en état d'enrichir le Public

de mille choſes curieuſes & intereſſantes ? Le reproche eſt obligeant & merite bien que je me juſtifie. Voici donc ma réponſe. comme je prévois que cette premiére Edition ſera bien-tôt enlevée, j'en donnerai inceſſament une autre, revûë, corrigée & augmentée d'une ſeconde partie ; tout cela ſera acompagné d'excellentes Remarques & d'une réponſe anticipée aux cenſures qu'on pourroit faire de cet Ouvrage : cette petite ſupercherie n'eſt que pour les demi-Savans. ils ont ſouvent oüi dire qu'on ne critique que les bons Li-

vres, ils ne manqueront pas de redoubler leur eſtime pour le mien deſque je pourrai leur perſuader que j'ai été ataqué. Si cela ne ſufit pas, j'écrirai moi-même contre mon livre : ce n'eſt pas une choſe rare. *Les Dialogues des morts & le jugement de Pluton*, ſont de Mr. de Fontenelle. Mr. l'Abbé Lenglet aprés ſon *Traité de l'uſage des Romans* à fait l'*Hiſtoire juſtifiée contre les Romans*, je pourrois encore citer, l'Abbé Richard Auteur des deux *vies du pere Joſeph*, Gatien des Courtil & quantité d'Ecrivains, mais je re-

ſerve ce détail pour une autre ocaſion.

Ordinis hæc virtus erit & Venus aut ego fallor.
Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici.
Pleraque differat, & præſens in tempus omittat.
Horat. de Art. Poëtica v. 43. & Seq.

TABLE

DES HOMMES ILLUSTRES, des Auteurs & des Ouvrages cités dans ce Volume.

Abel.
Ablancourt.
Achilles Tatius.
Adam.
Amelot de la Houssaye.
Amiot.
Alphonse, Roy de Castille.
Aldrovande.
Anacreon.
Andri.
Alençon. (Marguerite Duchesse d'.)
Antonins. (les.).
Apollon.
Appollanius de Thyane.
Apprius. (le Prince.)
L'Argilière.
Aretin. (Pierre.)
Æneas Silvius.
Argens. (le Marquis d'.)
Aristote.
Aristophane.
Arnaud. (Antoine.)
Athenée.
Atlas.
Attila.
Archimbaud. (l'Abbé.)
Averroës.
Auguste.
Avicenne.
Aucour. (Barbier d'.)
Aunoy. (Me, d'.)
Alexandre. (le P.)
Ausonne.
Autriche. (Marie Therese d'Autriche.)
Archimede.
Astruc.
Bacchus.
Baillet.
Balzac.
Bourgogne. (Duc de.)
Bandel.
Banier.
Barbeyrac.
Bayle.
Beausobre.
Beaumarchais.
Bernoulli. (M. M.)
Baudelot.
Bernier.
Berruyer. [le P.]
Bouhier. [le Président.]
Bourdaloüe.
Boccace.
Bignon.
Bœrhave.
Beverland.
Bouhours. (le P.)
Budé.
Bonfrerius.
Bochart.
Le Bœuf. [M.]
Le Brun.
Bossuet.
La Bruyere.

Le Bernin.
Du Bos (*Abbé.*)
De Boze.
Buchanan.
Bussi.
Brossette.
Beroalde de Verville.
Bembo.
Le Bernin.
Bordelon. (*Abbé.*)
Du Bellay. (*Joachim.*)
Berthaud.
Barthenon.
Boyle.
Boisrobert.
Brumoy, (*le* P.)
Barrin. (*Abbé.*)
Benserade.
La Bizardiere. (*Abbé de.*)
Bibliotéque françoise.
Du Bois.
Burman.
Bentley.
Bibulus.
Bervix (*Duc de.*)

C *Amusat.*
La Calprenede.
Calvin.
Chapelain.
Chaulieu (*Abbé de.*)
Camus.
Charlemagne.
Charles Quint.
Cardan.
Copernic.
La Chambre.
Le Camoens.
Cléves. (*Princesse de.*)
Corneille. (*Pierre.*)
Commire. (*le* P.)
Coulange.
Carmes. (*les PP.*)
Cheminais (*le* P.)
Cornelius à Lapide.
Charlevoix. (*le* P. *de.*)
Chapelle.
Calmet. (*Dom.*)
Cirus.
Clelie.
Choisi. (*Abbé de.*)
Cousin. (*le Président.*)
Carache.
Cham.
Cain.
Cassini.
Courrayer. (*le* P. *le.*)
Casaubon
Cerceau. (*le* P. *du.*)
Le Cerf. (*Dom.*)
Le Clerc. (*Jean.*)
Le Clerc. (*Abbé.*)
Q. Curce.
Le Couvreur. (*Mlle.*)
Chorier.
Catulle.
Casimir. (*le* P.)
Chevreau.
Campanus.
La Case.
Chef-d'œuvre d'un inconnu.
Calderon.
Colonies iduméanes.
La Clede.
Crebillon. (*le fils.*)
La Croze.
Chicoyneau.
Du Castre d'Auvigny.
Claude. (*Ministre.*)
Cailleres. (*de.*)

D *Es Cartes.*
Dioscorides.

Dionis.
Druides.
Deſpreaux.
Daniel. (*le* P.)
Diane de Poitiers.
Dona Maria.
Devonius.
D'Elbene.
Deſportes.
Didon.
Dacier. (*André.*)
Dacier. (*Me.*)
Diamante.
Des Marets. (*S. Sorlin.*)
Des Forges Maillard.
Des Fourneaux.
Des Marais. (*Abbé.*)
Dufay.

Sope.
Epicure.
Enos.
Eve.
Evelide.
Eraſme.
Eſpion Turc.
Euſtachius.
Etlan. (*Comte d'.*)
Exiles. (*M. d'.*
Euſtache. (*le* P)

Ontaine. (*la.*)
Falconet.
Faydit. [*Abbé.*]
Furetiere.
La Fare. (*Marquis de.*)
Le Févre. (*Tannegui.*)
Fourmont. (*Abbé.*)
Fernel.
François I.
Felibien.
Fontaines. (*Abbé des.*)
Fenelon.
La Force. (*Mlle. de.*)
Fontenelle.
Fronton du Duc. (*le* P.)
Flaminius.
Fuſcus.
Furnius.
Fléchier.
Le Franc.
Freret.
Freſny. (*du.*)

Aſſendi.
Gordon de Percel. (*le Chevalier.*)
Galien.
Gedoyn. (*Abbé.*)
Galilée.
Gomberville.
Gymnoſophiſtes.
Girardon.
Guerre des Auteurs.
Le Guide.
Guyon. (*Abbé.*)
Gayot de Pittaval.
Godeau.
S Gelais. (*Mellin de.*)
Grimaret.
Gratius.
2. Greſſet (*Abbé.*)
Gueret.

Uguens.
Hippocrate.
Harvé.
La Hire.
Helvetius.
Hobbés.
Homere.
Horace.
Henoch.
Houlieres. (*Me. des.*)
Hardoüin. (*le* P.)
Du Halde. (*le* P.)

Hermant.
Hoschius.
Hôpital. (Marquis de l'.)
Huet.
Houtteville. (Abbé.)
Heliodore.
Heroët.
Habert.
Henriade. (la.)

JAphet.
Janiçon.
Jean de Saintré.
Jesuites.
Josuë.
Jean III.
Jupiter.
Jurieu.
Jonston.
Juvenel.
Juvenal.

KEpler.

LOüis XIII.
LOüis XIV.
Loüis XV.
Lactance.
Lamech.
Lamy. (le P.)
Lamy Medecin.
Lemery.
Leibnits.
Locke.
Lucile.
Le Loyer.
Liniere.
Leon X.
Lettres Provinciales.
Lettres Juives.
Lettres Persanes.
Lenglet. (Abbé.)
Luther.
Lucrece.
Le Lutrin.
Ludolfe.
Lussan. (Me. de.)
Laerce. (Diogene.)
Lamoignon.
Lavaur.

MAlabares. (Princesses.)
Mustapha Effendi.
Morrof.
La Monoye.
Mallebranche.
Marianne. (la vie de.)
Mersenne.
Mazarin. (le Cardinal.)
Mariana.
Maffée. (le P.)
Mathiole.
Malpighi.
Mages.
Milton.
Menandre.
Moliere.
Mecenas.
Michel. (Abbé.)
Minutius Felix.
Malherbe.
Montagne.
Meziriac.
Le Maitre.
Mars.
Maimbourg. (le P.)
Massillon.
Menage.
Massieu.
Mabillon. (le P.)
Machiavel.
Martiniere. (Bruzen de la)
Méthode pour étudier

l'Hiſtoire.
Mercure.
Meurſius.
Marot.
Du May.
Martial.
Mambrun. (le P.)
Meun. (*Jean de.*)
Le Moine. (le P.)
Montauſier. (*Duc de.*)
Marcile Ficin.
3. *Marcile* (*Theodore.*)
Morin. (*Simon.*)
Moïſe.
Montfuron.
Montreüil.
Marolles. (*Abbé.*)
Mathanaſius.
Memoires ſecrets de la Rep. des Lettres.
Mallet.
Meſſala.
Marivaux.
Malcrais de la Vigne. (*Mlle. de.*)
Mémoires d'un homme de qualité.
Monteſquiou. (*le Préſident.*)
Mornay. (*Dupleſſis.*)
La Mothe. (*Houdart.*)
Muret.

Neptune.
Niceron. (le P.)
Newton.
Nicole.
Noüet. (le P.)
Noë.
Noelle.
Nadal. (*Abbé.*)
Nodot.
Nericaut des Touches.

Orleans. (*Duc d'*)
Ozanam. (*M. M.*)
Olivet. (*Abbé d'.*)
Orleans. (*le P. d'.*)
Octavius.
Ovide.

Payſan parvenu.
Pandore.
Parnaſſe réformé.
Perraut.
Phedre.
Pyrrhon.
Pythagore.
Paré. (*Ambroiſe.*)
Plaute.
Petau. (le P.)
Papebroch. (le P.)
Pindare.
Petit Didier. (le P.)
Philippe I.
Pluton.
Petrarque.
Politien.
Pelletier. (*le.*)
La Placette.
Patru.
Paſcal.
Petrone.
Port-Royal.
Pavillon.
Peliſſon.
Pons (*Abbé de.*)
Le Pouſſin.
Perizonius.
Pilis. [*Barthol de.*]
Prévôt. (*Abbé.*)
Poſtel.
Poujet. (le P.)
Properce.
Platon. Pogge. (*le.*)

Pline le jeune.
Pujet.
Pollion.
Plotius.
Pison.
La Peyre d'Auzolles.
Pierre le Grand.
Polignac. (le Cardinal,)
Pie II.
Perron. (Cardinal du.)
Pardies. (le P.)
Pezron (Dom.)
Perier. (Bonaventure des.)

Quinaut.
La Quintinie.
D. Quichotte.

Rabbins.
Regnier.
Regis.
Rohan. [le Cardinal de.]
Rollin.
Regnier Desmarais.
Rohaut.
Regis,
Rabelais.
Riccioli. (le P.)
Riolan.
Reaumar.
Racine. (M. M.)
Réverand. (Abbé.)
Rapin. (le P.)
Rousseau.
Renaudot. (Abbé.)
La Ruë. (le P. de.)
Richelieu. (le Cardinal.)
Ronsard.
Rigaud.
Rousset.
Rhodope.
S. Rémond. (le P.)
Respel (Abbé du.)

Saturne.
Sannazar.
S. Augustin.
S. Basile.
S. Gregoire de Nazianze.
S Gregoire de Nysse.
S. Chrysostome.
S. Cyrille.
S. Ambroise.
S. Jerôme.
S. Leon.
Salvien.
S. Eucher.
Servet.
Socrate.
Sebastien. (le P.)
Stanley.
Sambethe.
Sem.
Santeüil.
Spinosa.
Sapho.
Serrarius.
Scaliger.
Satire Menipée.
Saci.
Le Sueur.
Scheffmacher.
Scuderi.
Scuderi. (Mlle. de.)
Sioppius.
Sulpice Severe.
Sauveur.
Solin.
Stentor.
Saraſin.
Saumaise.
La Suze. (Comtesse de.)
Sales. (François de.)
Simon. (Richard.)

Sevin. (Abbé.)
Sirmond. (le P.)
Segrais.
Sigé. (Loüise,)
Solis. (Antenio,)
Strada.
Spectres. (Hiſtoire des.)
Servius.
Sorciet. (le P.)
Segui. (Abbé.)
Sautel. [le . .]
Sydenham.
Le Taſſe.
Tanzaï. [le Prince.]
Telémaque traveſti.
Tarpa.
Telémaque (Aventures de,]
Thalés.
Tertulien.
Theatro Jeſuitico.
Theodoret.
Theophraſte.
Tichobrahé.
Tilladet. [Abbé de.]
Tournefort.
Tellier. [le P. le,]
Terence.
Tournemine. [le P. de.]
Tuxenne. [Vie de.]
Tarteron. [le P.]
Le Titien.
Turnebe.
Trublet. (Abbl.)
Tolland.
Theophile.
De Thou.
Tibulle.
Timon.
Toinard.
Themiſeüil. [M. de.]
Thiard. [Pontus le.]
Thomaſſin. [le P.]
Ulcain.
Varignon.
Varius.
Valgius.
Viſcus.
Villars. [Maréchal de.]
Varron.
Vaux [Jean de.]
Vernay. [du.]
Villis.
Virgile.
Vallius.
Varillas.
Vaillant.
Vavaſſeur. [le P.]
Vaugèlas.
Voſſius. [Gerard.]
Voſſius. [Iſaac.]
Vida.
Voiture.
Ville-Dieu. [Me. de.]
Villalpand.
Voltaire.
Voyage Litteraire.
Veſtrenne.
Vergier. [du.]
Wormius.
Xenophon.
Zaide.
Zamolxis.
Zenon.
Zoroaſtre.

RELATION DU PARNASSE.

Hæc Sit propositi nostri summa, quod sentimus loquamur, quod loquimur sentiamus. Senecæ Epist. 75.

L'Assemblée qui s'étoit tenuë à Delphes en 1702. bien loin de remédier aux abus qui déshonoroient la République des lettres, n'avoit servi qu'à les augmenter. Ce qui du tems de Louïs le Grand n'étoit que démangeaison d'écrire, s'étoit changé en fureur sous le Regne de Louïs XV. on vouloit être Auteur à quelque prix que ce fût. Le Public accablé de mauvais livres avoit beau se plaindre, on ne respectoit plus ses décisions. Des extraits de Gazettes cousus

ſans art & ornés de reflexions triviales, paraiſſoient impunément ſous le titre, d'*Hiſtoire, où de Mémoires d'Hommes illuſtres*, à ces Rapſodies mépriſables ſuccedoient des *livres d'amuſement* écrits d'un ſtile dur, ou trop guindé, ſans conduite & ſans caractère; des *Poëſies* faites en depit des Muſes, & des *Diſſertations* remplies d'une littérature pédanteſque.

L'ignorance & le mauvais goût étoient venus juſqu'à ce point, qu'il s'étoit trouvé deux Auteurs, dont l'un dans un voyage inſipide *au païs de Romancie*, vouloit proſcrire tous les Romans; tandis qu'un autre par un excès de bizarrerie tout oppoſé, les préféroit à l'Hiſtoire, & en conſeilloit la lecture aux jeunes perſonnes pour leur aprendre à ſe garantir des piéges de l'Amour.

Un troiſième, ne pouvant ſe réſoudre à abandonner le Burleſ-

que aux plaiſans du Pont-neuf, diſcontinuoit la *Vie de Marianne* & *le Païſan Parvenu*, pour faire *le Telémaque Travesti.*

D'autres animés par le conſeil que donne Juvenal.

Aude aliquid Brevibus Gyaris & carere dignum Si vis esse aliquis.

Regardoient la Baſtille d'un œil intrépide, & trouvoient des Imprimeurs pour *Tanſaï* & les *Princeſſes Malabares,*

Le plaiſir de dire des obſcénités, faiſant oublier les bienſeances de l'état & de la profeſſion, donnoit naiſſance à des *Commentaires ſur Marot* & perſuadoit qu'on ne pouvoit-être reconnu ſous le nom de *Chevalier Gordon de Percel.*

Les Savans gemiſſoient à la vûë de tous ces deſordres; mais leurs efforts étoient inutiles; leurs prières, leurs menaces, leurs exhortations tout étoit mepriſé: Apollon lui-même irrité du peu

de cas qu'on faiſoit de ſes Reglemens, ſe diſpoſoit à abondonner le Parnaſſe, qu'il ne regardoit plus que comme un ſejour indigne de lui : Les Muſes entroient dans ſon reſſentiment ; & on étoit à la veille de voir retomber dans la barbarie les Sciences & les Beaux Arts ; lorſque quelques Auteurs choiſis s'aſſemblerent, pour detourner, s'il étoit poſſible, les malheurs dont la Republique des Lettres étoit menacée. On convint d'abord qu'une nouvelle reforme étoit d'une néceſſité indiſpenſable. Pour y reüſſir il falloit convoquer une aſſemblée de tous les Auteurs, & c'eſt ce qui paraiſſoit le plus difficile.

Après quelques conteſtations on décida qu'on enverroit des deputés à Eſope Gouverneur de Delphes, pour le prier au nom des véritables ſavans, de faire un dernier effort auprès d'Apollon,

& le ſuplier de permettre qu'on s'aſſemblât, pour aporter quelques remedes à des maux capables de deſoler ſon Empire. Le projet étoit bon, il n'étoit queſtion que de l'exécuter. Par malheur il ne ſe trouvoit là perſonne qui connût Eſope, où qui eût été à Delphes: on auroit bien choiſi M,.... mais les fautes de Geographie qui lui avoient échapé dans ſon Hiſtoire, faiſoient craindre qu'il ne s'égarât en chemin. dans cet embarras on jetta les yeux ſur Furetiere, Gueret, de Caillères & l'Abbé de la Bizardière. Ces quatre Auteurs connoiſſoient le Parnaſſe depuis long-tems; ils ſe chargerent de la commiſſion ſans hèſiter, & arrivèrent bien-tôt à Delphes; ils trouvèrent le Gouverneur à table avec Rhodope, Phedre, & la Fontaine. Rhodope leur parut d'une beauté à éblouïr: la Fontaine cherchoit à lui plaire, & ſembloit

avoir oublié pour elle toutes ſes diſtractions. Ce n'étoit plus cet air ſtupide, ce ſourire niais & ces rêveries continuelles qu'on lui a reprochés ; ſa phiſionomie étoit fine & ſpirituelle ; le feu brilloit dans ſes yeux, ſa converſation étoit animée ; & l'on voyoit le veritable la Fontaine. Eſope, fit mille careſſes aux députés, & alla ſur le champ les preſenter à Apollon : leur Harangue fut courte mais touchante. Le Dieu ſe laiſſa flechir, & donna un ordre pour les Journaliſtes, afin qu'ils invitaſſent dans leurs *Nouvelles Littéraires* les Auteurs à ſe trouver à Delphes le 20. May de l'année 1738.

Les Poëtes, les Faiſeurs de *Romans* & de *Nouvelles Galantes* arrivèrent les premiers. Les Hiſtoriens les ſuivoient de près, & annocèrent qu'ils avoient laiſſés derrière eux les Critiques & les Phi-

losophes mais qu'ils paroîtroient avant la fin du jour.

Le Château de Delphes n'étoit pas assés spacieux pour contenir une si nombreuse multitude. Il étoit à craindre que la confusion inséparable des grandes assemblées ne rompit les mesures qu'on vouloit prendre : lorsque la Quintinie qui étoit venu avec Perrault, représenta qu'il y avoit au bas du Parnasse une vaste prairie émaillée de fleurs, où serpentoient mille petits Ruisseaux. Que l'air y étoit plus pur qu'à Delphes, & que la Saison étoit trop belle pour n'en pas profiter ; l'avis fut goûté de tout le monde. Le seul Chapelain s'y opposa ; il soutint que la dernière assemblée s'étant tenuë dans ce Château, il ne falloit rien innover : qu'il y avoit tout à craindre de la part des Barbares qui ne manqueroient pas de venir les attaquer, & mett

troient tout au pillage ; que la dernière fois on avoit eû la sage precaution de placer des Sentinelles à toutes les avenuës pour empêcher les surprises. La crainte de perdre ses richesses faisoit parler Chapelain. L'Abbé Sevin le fit remarquer, & dit pour rassurer ceux qui avoient des frayeurs pareilles, que s'il prenoit envie aux Gaulois de venir piller le Temple de Delphes une seconde fois, il obtiendroit de Mustapha Effendi, son ami particulier, un corps de Janissaires qui les garantiroit de toute insulte.

L'Abbé Sevin prit de là occasion de faire l'éloge de ce Musulman qui aimoit les savans, surtout ceux de France ; & en avoit donné des preuves à l'Abbé Sevin & à l'Abbé Fourmont, dans le Voyage littéraire qu'ils firent dans le Levant par ordre du Roi, en 1729. & 1730.

Comme la journée étoit trop avancée pour rien entreprendre, & que d'ailleurs chacun paroiſſoit fatigué du voyage ; on remit l'aſſemblée au lendemain. Anacréon, l'Abbé de Chaulieu & le Marquis de la Fare propoſerent une partie de débauche, Linière les voulut ſuivre, mais on lui dit qu'il ne manquoit pas de Cabarets à Delphes, & qu'il pouvoit y paſſer la nuit.

Dès qu'il fut jour, Apollon s'alla placer ſur un Trône qu'Eſope lui avoit fait preparer, les Muſes étoient un peu au deſſous ſur des ſieges de Gazon. dans un moment la Prairie fut remplie d'Auteurs, les plus récens parloient tous à la fois, & crioient qu'on leur fit place, mais Gueret leur aïant repreſenté que s'ils continuoient le déſordre, on les chaſſeroit comme des perturbateurs du repos public, il ſe fit

le Dieu du Parnasse fit prendre les plus mutins, & intimida tellement les autres, que chacun peu-à-peu reprit sa place.

Apollon fit signe à Esope d'aprocher : il lui parla à l'oreille, & peu de tems après, on aporta trois siéges que l'on plaça auprès du Trône : celui du milieu étoit le plus élevé. Esope y fit asseoir Pierre le Grand, les deux autres furent occupés par Charlemagne & par François premier.

On voulut alors faire passer en reveuë les Auteurs Anciens & Modernes, mais on ne savoit par où commencer, comme les rangs n'étoient pas encore reglés, chacun dans la bonne opinion qu'il avoit de soi-même vouloit marcher le premier. Les Poëtes prétendoient le pas sur les Orateurs, les Historiens le prétendoient sur les Poëtes, & les Philosophes ne vouloient cèder ni

aux

aux uns ni aux autres. Dans cet embarras, le pere Niceron savança, & dit, que si on vouloit lui donner un ordre par écrit, avec plein pouvoir de punir ceux qui refuseroient d'obeïr, il se chargeoit de tous les évenemens: on admira son courage ; mais l'entrepriſe étant au-dessus des forces d'un seul homme, on lui donna pour collégues, Baillet, Morrot, La Monoye, & le pere Eustache.

Ces inspecteurs trouverent d'abord de grandes opositions, mais ils surent joindre si à propos les prières aux ménaces, que les esprits se calmèrent insensiblement, à condition néanmoins que ce qu'on alloit faire ne tireroit point à conséquence pour l'avenir.

Il restoit une autre difficulté. Le pere Niceron vouloit que l'on fit deux corps séparés des Anciens & des Modernes : Morrot, Baillet, le pere Eustache soutenoient

que cette distintion étoit inutile, & qu'il valloit mieux ranger les Auteurs selon leurs différentes professions : la Monoye prétendoit au contraire, que comm'il se trouvoit quantité d'Auteurs qui avoient excellé dans divers genre de littérature, ils n'appartenoient pas plus à une classe qu'à une autre.

Apollon suplié de prononcer sur ce different, décida qu'il faloit suivre l'ordre des professions, que les Anciens auroient le pas sur les Modernes, & sur le champ on fit marcher les Philosophes.

Diogéne-Laerce étoit à leur tête. On distinguoit dans les premiers rangs Thalés, Socrate, Platon, Xenophon, Euclide, Zenon, Pythagore, Epicure, Theophraste, Pyrrhon, Aristote, Archimede.

Parmi les Modernes, Descartes, Gassendi, Locke & Mallebranche marchoient les premiers. Ils étoient

suivis de cette foule de grands Hommes que l'Academie Royale des sciences a produit. Le Marquis de l'Hôpital, les Bernoulli, le Pere Sebastien Carme, la Hire Pere & Fils, Varignon & les deux Ozanam.

Fontenelle avoit soin d'instruire Pierre le Grand, du nom de ceux qui composoient cette Troupe respectable, & du genre de sciences où ils avoient excellé. Il lui fit remarquer Alphonse Roi de Castille, Copernic, Tycho-Brahé, Galilée, le Pere Riccioli, Kepler, Bernier, Rohaut, Regis, le Pere Lamy, Mersenne, le Pere Pardies, Boyle, Huguens, & sur tout Leibnits, le Chevalier Newton, & le Cardinal de Polignac.

On vit ensuite paroître Hipocrate & Galien accompagnés des plus célebres Medecins, Anatomistes, Chimistes, Botanistes &

Naturaliſtes. Avicenne, Averroës, Dioſcoride, Mathiole, Jonſton, Aldrovande, Cardan, Fernel, Riolan, Harvé, Willis, Dionis, Tournefort, Lemery, Duvernay, Malpighi, Sydenham, Helvetius, Aſtruc, Boerhave, & Reaumur.

On ſe diſpoſoit à faire avancer les Hiſtoriens, lorſqu'un nouvel incident vint troubler l'ordre qu'on s'étoit propoſé. On entendit la voix d'un Anglois qui crioit de toute ſa force, eſt-il poſſible qu'on ait nommé pour Commiſſaires, des hommes auſſi ignorans! ces paroles répétées pluſieurs fois, attirerent l'attention de toute l'aſſemblée. Apollon lui-même, curieux de connoître celui qui parloit avec tant de hardieſſe, ordonna qu'on le fit approcher, & lui en démanda l'explication: elle n'eſt pas difficile, répondit l'Anglois,

que chacun reconnut alors pour Stanley ; ceux qui ont été choisis pour faire le dénombrement des Auteurs en sont capables tout comme moi d'enseigner l'Alcoran. Soit ignorance, soit partialité, ils ont dégradé du nom de Philosophe la plûpart de ceux qui avoient droit d'y prétendre ; les Prêtres Egyptiens, Caldéens, les Mages, les Gymnosophistes, les Druides, un Atlas, un Zoroastre, un Zalmolxis, un Apollonius de Thiane, & parmi les Modernes un Hobbés, un Spinasa, & quantité d'autres grands Personnages que l'on laisse dans l'obscurité. Je voudrois bien demander, à ces Juges iniques, pour quoi ils ont affecté de faire paroître un si petit nombre de Chirurgiens ? est-ce pour faire leur cour à Mr Andri & à tous les Medecins, & dédomager par là ces derniers, des railleries pi-

quantes qu'ils ont essuyées de la part des disciples d'Ambroise Paré ? Tout le monde a été choqué de l'injustice qu'on vient de faire à Jean de Vaux & à ses Confrères : ils en auroient demandé une réparation autentique, si vos inspecteurs semblables à ces lâches Ministres, qui abusent du pouvoir que les Souverains leur donnent, n'avoient extorqué un ordre, qui ôte la liberté de se plaindre à ceux qui sont les plus maltraités.

Vous pouriés bien, repondit Apollon, proposer vos griefs d'une manière plus respectueuse ; mais penser librement & s'exprimer de même, est un des caractères de la Nation Angloise, & cette liberté le plus souvent dégenère en licence. Je veux bien neanmoins repondre à quelques-unes de vos difficultés. Mon dessein n'a jamais été d'empêcher les répré-

ſentations ; les abus ne ſe corri-
gent que par là , & c'eſt un des
principaux motifs qui nous aſ-
ſemblent aujourd'hui ; mais com-
me il ſe trouve par tout des eſ-
prits broüillons , & encore plus
dans la République des lettres
que par tout ailleurs ; il falloit
un ordre qui les retint par la
crainte : la bonne Politique n'agit
jamais autrement. Vous taxés les
Commiſſaires d'ignorance & de
partialité: vous me paroiſſés bien
novice dans ces ſortes de matiè-
res : de tous ceux qui ſe ſont mê-
lés d'aprecier le merite des ouvra-
ges d'eſprit , s'en eſt-il trouvé un
ſeul juſqu'ici qui gardât une par-
faite neutralité, quoiqu'ils euſſent
promis de l'obſerver partout. Voi-
yés par exemple les Journaliſtes
tous ont pris les mêmes engage-
mens envers le public, & preſque
tous les ont violés en quelque oc-
caſion. Ils n'ont pas fait attentio

que la juſtice l'équité & le déſintereſſement dont les Gens de lettres doivent ſuivre les régles plus exactement que perſonne, ſont ſi opoſés à la partialité, qu'un Auteur livré à cette baſſe paſſion, eſt sûrement fletri dans l'eſprit de tous les honnêtes gens.

On a oublié, dites-vous, un grand nombre de Philoſphes, & celà s'eſt fait par ignorance. Ces ſortes domiſſions ſont inévitables pour tous ceux qui font des dénombremens d'Auteurs; il faut dans ce cas ſuivre la méthode des faiſeurs de Catalogues, c'eſt-à-dire, donner des ſuplémens; auſſi j'aperçois Morrot, qui travaille actuellement à raſſembler tous ceux qui ont écrit ſur la Philoſophie & les Sciences ocultes.

On me permetra d'ajoûter, dit-alors le pere Le Tellier, qu'il ne ſuffit pas de connoître le nom de tous les Auteurs, le nombre,

le titre de leurs Ouvrages & les différentes Editions qu'on en a données ; tout cela n'eſt qu'une érudition de Libraire, & celle de quantité de ſavans d'aujourd'hui, qui ſont les *Dictateurs* dans la République des lettres. Il faut pour être en état de régler les rangs ſur le Parnaſſe, ſavoir l'Hiſtoire Ancienne & Moderne, les Mathématiques, la Theologie, la Médecine & la Phiſique. Etre capable de juger des Grammairiens, des Orateurs, des Hiſtoriens, des Critiques & des Philoſophes. On doit ſavoir à fond les Poëtes Grecs, Latins, Italiens, Anglois, Eſpagnols & François, & pouvoir montrer le fort & le foible de tous les ouvrages d'eſprit, qui ont été faits en ces langues là. Par exemple, on doit-être en état de porter ſon jugement ſur tous les excellens Poëtes Heroïques depuis

Homere & Virgile, juſqu'au Taſſe, Amilton & au Camoëns. Il faut pouvoir prononcer ſur tous les excellens Poëtes Tragiques depuis Sophocle & Euripide, juſques à Corneille & Racine. Sur tous les Comiques depuis Ariſtophane & Menandre, Plaute & Terence, juſqu'à Moliere. Sur tous les Satiriques, depuis Lucile & Horace juſqu'à Regnier & Deſpreaux. Sur tous les Liriques, depuis Pindare & Horace juſqu'à Santeüil, le pere Commire & Rouſſeau. De tous les Fabuliſtes depuis Eſope & Phedre juſqu'à La Fontaine. De tous les faiſeurs de Chanſons, depuis Anacréon juſqu'à Coulange. Et de toutes les Muſes, depuis Sapho juſqu'à Mᵉ des Houlieres.

Ce que je dis de la Poëſie doit s'entendre des autres Sciences & des Beaux Arts à proportion;

mais où trouver un homme assés éclairé & assés habile, pour pouvoir juger de tous les livres qui se trouvent à present dans le monde, sur quelques sujets qu'ils aïent été faits; assés équitable pour en juger sans préocupation : assés laborieux pour en faire une discution exacte ; & dont la capacité, le discernement & la probité soient tellement reconnus de tout le monde, qu'on veuille s'en tenir à ses décisions. Pour moi je regarde la chose comme impossible : la vie de l'homme est trop courte ; ses connoissances sont trop bornées ; & la Nature à fait un éfort en produisant dans l'espace de six mille ans, un pere Petau, qui excelloit également dans les Belles-Lettres, dans la connoissance des Langues, dans la Poësie, dans l'Astronomie, dans la Géographie, dans la Chronologie, dans l'Histoire, dans

la Théologie, & qui par la vaſte étenduë de ſon génie étoit capable de remplir le monde de livres originaux en toutes ſortes de ſciences.

Je ſouſcris volontiers ; repliqua le Dieu du Parnaſſe, à cet éloge du Varron des derniers ſiecles ; & quoiqu'on ſe ſoit plaint, ajoûta-t'il en regardant le pere Le Tellier, des Loüanges que vos Journaliſtes de Trévoux prodiguent indifféremment à tous les ouvrages qui ſortent de vôtre ſocieté, je ſuis bien aiſe de dire aujourd'hui mon ſentiment ſur quelques-uns des grands Hommes qu'elle a produits.

Le pere Petau & le pere Sirmond auroient pû tenir tête à tous les Savans de leur tems. Hardouin les auroit ſuivi de près, s'il ne s'étoit laiſſé emporter par la fureur des paradoxes. Hoſchius & Vallius ſont comparable

bles aux Poëtes Elegiaques du siécle d'Auguste. Commire n'a pour la poësie Lirique qu'Horace qui soit au-dessus de lui. Les Ouvrages des peres La Rûë, Rapin & Vanière sont des chefs-d'œuvres. Bourdaloue a excellé dans l'Art-Oratoire. Cheminais marchoit de près sur ses traces, lorsque la mort l'enleva au milieu de sa carrière. Je regarde Fronton-du-Duc comme un grand Critique & un Traducteur exact. Villalpand, Bonfrerius, Cornelius *à Lapide* & Serarius sont d'habiles Commentateurs. L'Histoire de France du pere Daniel, quoiqu'en dise l'Abbé Lenglet, passera à la posterité. Nous n'avons point d'Ecrivains dans un certain genre, qui soit de la force du P. Schettmacher. Le pere De Tournemine vous fait un honneur infini. Les peres Baltus, Du Halde, Brumoy & Charlevoix mé-

ritent de grans éloges; & j'aprens avec plaisir que tout le monde leur rend justice.

Ce discours d'Apollon fut reçû bien différemment : les uns en pâlirent de colère ; d'autres plus modérés jugerent qu'il y avoit de l'afectation à choisir les seuls Jesuites pour le sujet d'un panégirique. Là dessus un mauvais Plaisant dit d'un ton assés haut, que Barbier d'Aucour après son Apollon Charlatan, devoit maintenant travailler à un Apollon Moliniste. Ce manque de respect surprit tout le monde : on s'attendoit que le Dieu en feroit une punition exemplaire ; mais, il mépriſa cette méchante pointe, & se tournant vers le pere Petit-Didier de la Congrégation de S. Vannes, qui avoit pris la liberté de le questionner sur Mrs. de Port-Royal, il lui répondit de cette manière.

Un Apologiſte des Lettres Provinciales, regarde tous ceux de ſon parti comme autant de Héros, & affecte un ſouverain mépris pour tout ce qui ſort de la plume des Jéſuites; mais les Dieux ſont au deſſus des préjugés. Ce n'eſt que dans Homère que nous ſommes ſujets aux paſſions qui tiranniſent les hommes. Nous rendons juſtice indifféremment à tout le monde: jamais la prévention & la partialité ne régleront nos jugemens.

Tros Rutulus ve fuat, nulla diſcrimine habebo.

Eſope, continua-t'il a reçû depuis quelque tems un Mémoire ſur différens Auteurs; j'en aprouve les déciſions, & il peut vous en faire la lecture. Ce Philoſophe voulut commencer, mais il avoit tant de peine à ſe faire entendre, qu'on fit aprocher Scuderi: ſemblable à Stentor, il avoit

xercent ſur différentes matières, étant beaucoup plus conſidérable que ſous un autre régne, il faut néceſſairement que parmi tant d'Auteurs médiocres, il s'en trouve quelques-uns d'excellens.

Les penſions dont Loüis XIV. gratifioit les Gens de lettres de ſon tems, n'étoient peut-être pas le ſeul mobile qui les faiſoit travailler pour l'immortalité, mais elles y contribuoient infiniment. Un bel Eſprit dans l'indigence ſe décourage; lui fait-on entrevoir des récompenſes, il travaille pour les mériter, & cultive des talens qu'auparavant il ne connoiſſoit preſque pas. Que ſi on établit des Societés pour perfectionner les Arts comme on ne choiſit que ceux qui paraiſſent les plus propres à ſe diſtinguer; le nombre des Grands Hommes ſe multiplie inſenſiblement; tels que ceux qu'ont produit l'Académie Royale

des Siences, l'Académie des Belles Lettres & des Inſcriptions.

Cequi fait encore qu'il y a des régnes moins féconds que d'autres en Hommes illuſtres, c'eſt le bon où le mauvais goût du ſiécle où l'on ſe trouve.

L'amour des pointes & des jeux de mots cenſurée dans Plaute, reprit vigueur ſous les Succeſſeurs d'Auguſte. L'éloquence devint molle & effeminée. On ne fit plus conſiſter la Poëſie que dans de faux brillans; & l'Hiſtoire qui s'étoit ſoûtenuë juſqu'alors, tomba tout-à-fait dans la barbarie après le régne des Antonins.

Les irruptions des Peuples qui deſſolèrent l'Empire Romain, achevèrent ce que le mauvais goût avoit commencé. Des Jargons barbares ſuccédèrent à la pureté de la langue Latine: & ſi Sulpice Sévére écrivit une Hiſtoire d'un ſtile

digne du siécle d'Auguste ; cela fut regardé comme un prodige.

Les beaux Arts proscrits de tous côtés chercherent un asile dans les Monastères : c'étoit une foible ressource ; l'ignorance dans ces tems étant un caractère presque général. Heureusement les Moines s'occupèrent à transcrire les Manuscrits, & rendirent par là de grands services à la postérité.

Charlemagne n'oublia rien pour rétablir les Sciences ; mais son nouvel Empire étant tombé après sa mort dans une horrible confusion, le bruit des Armes fit taire les Muses, & les Etudes cessèrent tout d'un coup.

Sous le regne de Philippe I. les Belles Lettres se reveillerent ; mais elles ne firent pas de grands progrès : il semble même, que l'ignorance n'a jamais été si grande, que dans les siécles suivans.

Au milieu de cette nuit affreuſe, on vit briller quelques Etoiles ; mais parmi les Savans qui parurent avec plus d'éclat, on ne trouve preſque que des Compilateurs & des Copiſtes. Le diſcernement & le bon goût étoient plus rares que l'érudition ; on ſe contentoit d'une ſcience ſuperficielle : la ruſticité du ſiécle étoit telle, qu'en n'aprofondiſſant jamais les matières, & ne remarquant que les choſes les plus communes, on paſſoit avec un peu de lecture pour un prodige de ſavoir.

Enfin dans le XV. ſiécle on vit renaître le bon goût & l'amour des Sciences qui avoit été banni de puis ſi long-tems. L'Italie déja fertile en Grands Hommes, en vit augmenter le nombre par les Grecs, que la priſe de Conſtantinople y attira. Les Belles-Lettres recommencèrent à fleu-

rir & firent, à la faveur de l'Imprimerie trouvée récemment, des progrès immenſes.

Leon X. & François I. ſe déclarèrent les Protecteurs des Savans; & les diſputes de Réligion étant ſurvenuës, enfanterent de Grands Hommes. La Critique remiſe en honneur, pluſieurs années auparavant, par Petrarque & Boccace, voulût tout diſcuter, & fut preſque portée au dernier degré de perfection par Politien, Budé, Juſte-Lipſe, Eraſme, Turnebe, Bignon, les Scaligers, Scioppius & ces autres Héros de la Littérature dont nous admirons les Ecrits.

A leur exemple on ſe mit à lire les Anciens; on chercha à en prendre l'eſprit, le tour, l'ordre & la delicateſſe: cette application valut au public les Poëſies de Sannaſar, de Vida, de Buchanan &c. Les Hiſtoires de Mariana, de

Maffée, de Strada, & du Préſident de Thou.

Parmi ces proſpérités, le mauvais goût n'avoit pas laiſſé de faire des progrès en France. Ronſard gâta les eſprits par ſon ſtile enflé & guindé. Trouvant la langue Françoiſe trop pauvre, il prétendit l'enrichir par des mots forgés du Grec & du Latin, & comm'il décidoit de tout, par le crédit qu'il avoit auprès du Roi, il introduiſit une pédanterie ridicule & barbare. Les pointes, les antithèſes & les équivoques furent recherchées plus que jamais; il ne falloit ni élégance dans l'expreſſion, ni fineſſe dans les penſées; il ſuffiſoit d'écrire bien ou mal pour être aplaudi.

Quelques Auteurs ſurent ſe préſerver, par la force de leur génie, de la contagion générale, tels que Deſperiers, Amiot, Mon-

tagne, & ceux qui composèrent la Satire Menippée.

Malherbe charma la France par ſon air ſimple & naturel ; mais il fit tomber ſes Imitateurs dans un excès tout opoſé : on s'imagina que rien n'étoit plus facile que de penſer comme lui : en prétendant écrire naturellement, on tomba dans la baſſeſſe.

Sous Louïs XIII. les Belles-Lettres reprirent de nouvelles forces : le Cardinal de Richelieu en fut le Reſtaurateur ; il protegea les Savans, les combla de bienfaits, & eut la gloire d'être ce que Mecène fut ſous Auguſte. L'Académie Françoiſe qu'il établit fut fertile en Grands Hommes. Vaugelas & d'Ablancourt devinrent les modeles des bons traducteurs : Balſac & Voiture tous deux originaux par leur manière d'écrire, élevée & ſublime dans l'un, naïve & enjouée

jouée dans l'autre, se firent une grande réputation. Meziriac fut regardé comme un des plus savans Hommes de son siécle ; & cela dans un tems où le savoir & l'érudition sembloient être renfermés dans les seuls Sirmond, Petau, Bochart, Grotius & Saumaise.

Jusqu'alors on n'avoit rien vû que de médiocre sur le Théatre; tout y étoit en desordre ; c'étoit une irrégularité universelle ; les Auteurs aussi ignorans que les Spectateurs, violoient impunément toutes les régles de l'art & de la bienséance ; Corneille s'éleva, & poussa tout-à-coup la Poësie Dramatique au point le plus parfait. Le Théatre réformé par ce grand homme, fit goûter au public étonné, le plaisir que causent les piéces régulières, quand les régles sont secondées par un Gé-

nie heureux & fécond.

L'Eloquence étoit dans un état déplorable ; une érudition déplacée, des jeux de mots, de méchantes pointes en faiſoient le principal ornement. Antoine Le Maître ſçut ſe défendre des vices & des défauts de ſon tems ; les harangues qu'il prononça furent l'admiration de toute la France, & ſont encore regardées comme des chef-d'œuvres.

La fureur du Burleſque & des Bouts-Rimés infecta la Cour & les Provinces : on mit tout en Vers burleſques juſqu'aux matières les plus ſérieuſes ; chacun s'exerça à faire des Sonnets en blanc ; il ſembloit que les Muſes ne devoient plus rien inventer, & qu'elles étoient réduites à remplir des canevas groteſques. Les Gens d'eſprit firent long-tems de vains efforts pour détruire ce

mauvais goût. A la fin toutes ces productions parurent insipides; on ne regarda plus les Bouts-Rimés que comme des puérilités, & le Burlesque comme un ramas de plates bouffonneries. On permit aux Poëtes de badiner, à condition néanmoins que ce seroit sans bassesse, & qu'ils feroient leurs efforts pour atraper cet air aisé, naïf & délicat qui caractérise les Ouvrages, de Voiture, de Chapelle & de Sarasin.

Sous le Regne de Loüis XIV. La France affermie par une longue suite de prospérité, vit sortir de son sein, un nombre prodigieux d'Hommes Illustres en tout genre. L'ambition de mériter les loüanges du Public éclairé; l'envie de plaire à un Souverain qui récompensoit le mérite & la science dans tous les Etats; le désir de s'immor-

taliſer animèrent les eſprits : chacun cultiva ſes talens ; & dès-là les Beaux Arts furent portés à un point de perfection, qui fera l'étonnement des ſiécles à venir.

On commença par perfectionner le ſtile. Meſſieurs de Port-Royal s'y apliquerent avec ſuccès. Paſcal s'enfit un que perſonne n'a encore ſurpaſſé, ni peut-être égalé. La réputation des Ouvrages, d'Arnaud, de Nicole & de Saci, réveilla les Jéſuites ; on leur reprochoit avec raiſon d'avoir négligé la Langue françoiſe, pour ne s'attacher qu'au Grec & au Latin : ils profitèrent des railleries de leurs ennemis, & on vit bien-tôt ſortir de leur Societé un grand nombre de Livres, qui avoient toute la pureté, & toute la politeſſe qu'on peut ſouhaiter dans des Ouvrages bien écrits.

Ces exemples excitèrent d'autres Ecrivains, dont le ſtile eſt devenu modéle. Les matières les plus sêches & les plus abſtraites furent traitées avec élégance ; par-là on les mit à la portée des Lecteurs les moins intelligens. c'eſt ce qu'on remarque dans la Logique de Port-Royal, les ouvrages Philoſophiques de la Chambre, les Diſcours anatomiques du Médecin Lamy, la Phyſique de Rohaut, les Entretiens ſur les Peintres par Felibien, la recherche de la verité du pere Mallebranche, & d'autres excellens Livres qui n'avoient pas beſoin d'ornemens pour être recherchés.

Le ſtile étant perfectionné, l'éloquence fit en peu de tems de grands progrès. Patru & Gilet par leurs playdoyés ſoutinrent la réputation que Le Maî-

tre s'étoit acquise ; Bossuet & Flechier, Bourdaloue & Massillon, Orateurs du premier ordre, travaillerent leurs Ecrits avec tout l'Art, toute la Noblesse &. la Majesté dont la Langue françoise est susceptible.

On réüssit encore mieux dans la Poësie. Molière s'éleva au-dessus de tous les Poëtes Comiques des siécles passés. Racine parut avec éclat dans le tems que Corneille abandonnoit le Théatre ; & consola le Public de l'absence de ce génie extraordinaire, dont la perte paroissoit irréparable. Commire & Santeüil rivaux des Anciens, Des Preaux ; La Fontaine, Quinaut, Peliſſon, la Comtesse De La Suze, Me de Houlières, Coulange, Pavillon, l'Abbé de Chaulieu, Du Freny, tous Auteurs originaux, firent éclater

dans leurs ouvrages mille beautés inconnues jusqu'alors. Pour dédomager la France qui n'avoit point de Poëme Epique, M. de Fénelon composa son *Telémaque*, Livre comparable à tout ce que la Grece & l'Italie ont produit de plus parfait.

Les Romans faisoient depuis long-tems l'amusement de tout le monde : on les regardoit comme des chef-d'œuvres, sur tout ceux de Gomberville, de la Calprenede & de Mademoiselle Scuderi ; on se dégoûta enfin du merveilleux poussé jusqu'à l'incroïable, & de ces intrigues éternelles qui n'avoient de dénoûment qu'au dixiéme volume ; on vit paroître *Zaïde*, *& la Princesse de Cléves*. *Cirus* & *Clelie* tombèrent dans l'oubli pour faire place aux *Historiettes* de Me de Villedieu, de Me d'Aunoy, & de Mademoiselle De La Force.

Maimbourg & Varillas écrivirent l'Hiſtoire d'une manière intereſſante, mais la vérité étant ſouvent altérée dans leurs écrits, ils ſurvécurent à leur réputation, tandiſque M. Boſſuet, M. Hermant, le pere d'Orléans, l'Abbé de Choiſi & le pere Daniel, occupoient une place honorable parmi les bons Hiſtoriens.

La controverſe avilie par les Moines & par les Miniſtres prit une nouvelle forme ; le pere Nouët, le Miniſtre Claude, Arnaud, Nicole, Peliſſon, proſcrivirent les Quolibets, les Satires groſſières, & les railleries indécentes qui font le principal caractère de Jurieu, & de tous ceux qui cherchent à enlever les ſufrages d'une Populace ignorante.

La Philoſophie afranchie du joug des Anciens préjugés par Gaſſendi & par Deſcartes ſe

des progrès surprenans; selon la méthode de ces deux grands Hommes, on ne crut plus savoir une chose, que lorsqu'on en avoit une idée distincte, ou qu'on pouvoit l'expliquer mêchaniquement. Par là on aprit plus de Logique & de secrets de la Nature dans l'*Art de penser*, dans Rohaut, Regis & Mallebranche que dans cet amas immense de volumes des Scholastiques qui ne servent qu'à éloigner de la vérité.

Le Poussin, Le Suëur, Jouvenet, Le Brun, Rigaud, l'Argilière, Puget, Girrardon, Rivaux des Caraches, des Guides, Bernins & des Titiens, portèrent la peinture & la sculpture à leur plus haut dégré, tandisque Cassini, M. Sauveur, Tournefort & La Quintinie se faisoient un nom immortel par leurs découvertes dans l'Astro-

nomie, les Mathématiques, & la Botanique.

Le nombre des Savans & des Artiſtes habiles ſe multipliant chaque jour, on fit le paralelle du ſiécle de Louïs le Grand avec celui d'Auguſte. Ces eſprits éclairés méprisèrent les efforts qu'avoient fait Perraut, La Mothe & Fontenelle pour flétrir la mémoire des Anciens, mais on rendit juſtice aux Modernes. On admira la vaſte érudition de l'Abbé Ménage, de M. Huët, du pere Mabillon, de l'Abbé Renaudot & du pere Hardouin. L'étendue de génie de M. Arnaud, de M. Boſſuet, de M. de Fénelon & du pere Mallebranche. Les talens de Nicole pour la Morale. De La Bruyère pour les caractères, & de l'Abbé des Bos pour faire ſentir les beautés de la Poëſie & de la peinture. Deſpréaux, le Préſident

Couſin, Me. Dacier, le pere Tarteron Traducteurs exacts : Fontenelle eſprit vaſte, univerſel : Bouhours excellent Grammairien : Vavaſſeur grand Critique : le pere Lami auſſi bon Orateur que bon Phiſicien : Vaillant, Bourdelot, le Pelletier de Roüen, ſavans Antiquaires, reçûrent les éloges qu'ils méritoient.

Lorſque ces grands Génies diſparurent, le bon goût ſe perdit peu à peu, & l'amour des faux brillans, ſource ordinaire de la décadence des Beaux Arts, reprit de nouvelles forces. Un ſtille affecté ſuccéda à cette noble ſimplicité ; ſi vantée dans les bons Auteurs du ſiécle d'Auguſte & de Loüis le Grand. On apella ce langage avoir de l'eſprit & du goût. La contagion, devenue générale, infecta bien-tôt non-ſeulement, les Poëtes, les Orateurs & les Hiſtoriens, mais encore

ceux qui avoient à traiter des matières les plus sérieuses.

Fontenelle, la Mothe, l'Abbé de Pons, les Héros du Néologisme, formèrent un Parti capable de replonger la Langue françoise dans son ancienne barbarie. L'Abbé Houteville, l'Abbé Nadal, les Auteurs de la nouvelle Histoire Romaine suivirent leurs traces, & il ne tint pas à eux qu'on ne traitât de François Gothique, la manière d'écrire de l'Abbé Reignier-Desmarais, de M. Massieu, & de l'Abbé d'Olivet.

La France quoiqu'afoiblie par la perte de tant de grands Hommes, renferme encore dans son sein, un nombre d'habiles Gens, dignes de succéder à la gloire des prémiers: l'Académie des Siences, celle des Belles Lettres & des Inscriptions, toutes deux composées de Génies supérieurs soûtiennent

la

la réputation qu'elles se sont justement acquise dans toute l'Europe.

Actuellement un bel Esprit, grand Critique & célébre Antiquaire s'assûre l'immortalité par l'*Histoire* & l'*Analise* qu'il fait *de la Vie & des Ecrits de quelques Académiciens*. *M. de Boze.*

Un Professeur dont le mérite est au-dessus de tous les éloges, après avoir tracé d'excellentes régles sur la manière d'étudier & d'enseigner les Belles Lettres, compose une Histoire des Anciens Peuples, qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre. *M. Rollin.*

Un autre Auteur fécond & judicieux, traite le même sujet avec succès, & joint à l'arrangement méthodique des faits, une Critique exacte & des réflexions sensées. *M. l'Abbé Guyon.*

Il paroît un Livre intitulé, *Essais sur divers sujets de Littérature* *M. l'Abbé Trublet.*

& de morale. La beauté du ſtile répond à la délicateſſe des penſées. La Bruyere ſe ſeroit fait honneur d'un pareil Ouvrage.

Le pere de Charlevoix. Un Religieux critique exact, habile Journaliſte, écrit l'Hiſtoire d'une manière noble & intéreſſante.

Le pere Niceron. Un autre Religieux, qui ſçait pluſieurs Langues, & qui a une grande facilité à écrire, prend ſoin de recüillir ce qui a raport aux Hommes illuſtres dans la République des Lettres, & juge de tout ſans partialité.

Voltaire. Un Génie brillant, & prèſque univerſel, Poëte, Hiſtorien, Philoſophe, réüſſit également dans toutes les matières qu'il traite, & force l'envie à rendre juſtice à ſes talens.

Le M. d'Argens. Un nouvel Auteur vient de ſe mettre ſur les rangs : on a tout à eſperer de ſon érudition, & de la fécondité de ſon génie : ſon

ſtile eſt leger & coulant: rival de Bayle, il répand de l'enjoüment ſur les matières qui en ſont le moins ſuſceptibles; mais il écrit avec trop de liberté.

Scudèri avoit à peine fini ſa lecture qu'il s'éleva un murmure confus dans l'aſſemblée. Tout le monde étoit ſurpris qu'Apollon eût donné ſon aprobation à un Mémoire auſſi mal digéré. Les Politiques, qui rafinent ſur tout, ſoutenoient qu'il y avoit là du miſtère, & que le Dieu n'avoit loüé d'un air ſérieux cette diſſertation, qui étoit au-deſſous du rien, que pour tourner en ridicule d'autres Ouvrages de cette eſpéce. Afin de pouvoir s'en éclaircir, le pere le Courrayer pria Amelot De La Houſſaye, de faire une tentative pour ſatisfaire l'impatiance des curieux. Alors ce fameux Politique acoutumé à parler librement, s'aprocha d'A-

pollon & s'exprima en ces termes.

L'interêt que je prens à vôtre gloire, ne me permet pas de dissimuler la mauvaise impression qu'a fait sur les esprits, la lecture de ce Mémoire insipide, que vous nous avés vanté comme un chef-d'œuvre. Si vous avés crû serieusement que l'ouvrage meritoit d'être lû dans une assemblée aussi respectable, qu'elle idée désavantageuse ne nous donnés vous pas de vôtre discernement. allons nous retomber dans ces Siécles malheureux, où les plus méchans écrits étoient couronnés par vos propres mains ? je ne vous conseillerois pas de l'entreprendre; il y a long-tems qu'on se plaint des désordres qui regnent sur le Parnasse; vainement vous adresse-t'on des requêtes pour les réformer; vous soufrés tout

avec un ſensfroid qui tient de l'inſenſibilité, ne craignés vous point quelque révolution dans vôtre Empire ? il y a ici quantité d'Auteurs Anglois, & vous n'ignorés pas qu'ils ſont naturellement Républicains ; peut-être n'attendent-ils qu'une occaſion favorable pour entrainer les autres Savans dans leur révolte ; ſi ce malheur arrivoit. *Quod dii avertant.* A qu'elles extrêmités ne ſeriés vous pas réduit ? retourneriés vous ſur l'Olimpe ? ce ſeroit une foible reſſource : ce n'eſt qu'à Verſailles qu'on traite les Souverains dépoüillés de leurs Etats, avec tout le reſpect qui leur eſt dû : vous ſeriés expoſé à toutes les railleries de la Cour celeſte : & qui ſait ſi vous ne ſeriés contraint une ſeconde fois d'aller bâtir les Murailles d'une nouvelle Troïe ? je vous dis ces choſes avec tout

le respect que je vous dois & je souhaite sincèrement que mes craintes soient mal fondées ; mais je me connois un peu en politique, & je sais qu'il y a tout à aprehender de la part des Savans, lorsqu'on les pousse à bout.

Le Parnasse, répondit Apollon, ne se gouverne point par les maximes de Machiavel. Les véritables Savans m'ont trop d'obligation pour se porter à des entrêmités, dont je saurois bien les punir ; je leur rends justice, & je suis persuadé que les raisonnemens que vous leur prêtés, n'ont d'autre fondement que les idées chimériques, que vôtre fausse politique vous fournit. La remontrance que vous venés de faire avec tant d'emphase sera donc à pure perte. Vous avés cru trouver un secret infaillible pour me faire

expliquer ſur le Mémoire qu'on vient de lire ; vous n'y réüſſirés pas : portés-en tel jugement que vous voudrés, je ne dirai rien qui puiſſe contenter vôtre curioſité. Mais paſſons au ſolide, j'ai déja dit que je ne m'oposois point aux répréſentations : que ceux qui ont quelque choſe à propoſer s'avancent, & que perſonne n'ait la hardieſſe de les interrompre.

Auſſi-tôt l'Auteur des *Lettres Juives* fendant la preſſe, s'aprocha du Trône, & parla en ces termes.

La haine ôte à la plûpart des Savans, non-ſeulement cette modération Philoſophique ſi néceſſaire à la tranquilité & au repos de la ſocieté, mais elle les dépouille entièrement de la bien-ſéance qui convient à tous les hommes : il n'eſt point d'excès auquels ils ne ſe portent

dans leurs disputes ; point de termes injurieux qu'ils ne mettent en usage ; on diroit que la brutalité, l'emportement & la médisance, sont inséparables de la qualité d'Auteur.

Joseph Scaliger entêté de sa prétendue Noblesse, & des louanges que lui attiroit son savoir immense, a épuisé contre les Auteurs Anciens & Modernes, tout ce que la langue Greque, Latine & Françoise, peuvent fournir d'injures & d'infamies. Imaginés vous qu'il apelloit un homme assés mal bâti, *Stercus diaboli* ? expression digne de Luther, qui long-tems auparavant avoit dit, que le Pape étoit sorti du derrière de Satan.

Saumaise fut le digne successeur de Scaliger ; il se vantoit lui-même de fouler aux piés ses ennemis, & de les traiter à coups de barre. Son or-

gueuil ne pouvoit ſouffrir des contradicteurs : dès qu'on n'étoit pas de ſon opinion on étoit aſſuré d'être traité d'ignorant, de bête, de fripon, & de malhonnête-homme. Le pere Petau, dont le ſavoir commençoit à obſcurcir celui des plus grands Hommes de ſon ſiécle, venoit de traduire un Auteur Grec avec de ſavantes Remarques ; Saumaiſe l'attaqua avec vivacité, & conclut une obſervation par ces mots : *Sed de illius hominis ineptiis & inſcitiâ nobis alius erit dicendi locus.* Le pere Petau étoit d'une humeur auſtère & farouche ; il répondit à Saumaiſe, & prit le ſtile, & prèſque les manières de Joſeph Scaliger : il n'en falloit pas tant pour faire entrer Saumaiſe en fureur ; il repliqua, & cette diſpute produiſit de part & d'autre ſix écrits, où les raiſons ſont noyées dans

des flots de bile & d'invectives. Six ans aprés, Saumaiſe revint à la Charge dans ſes *exercitations ſur Solin.* Le pere Petau y eſt traité preſqu'à toutes les pages, de *Pecus*, *Aſinus*, *Bipedum imperitiſſimus*, *nequiſſimus*, &c.

Scioppius auſſi grand Critique que Scaliger & Saumaiſe, mais plus ſavant dans l'art de dire des injures, a été regardé comme l'Attila des Auteurs, & l'horreur du genre humain. Sans parler de ſa Satire contre Joſeph Scaliger, dans laquelle ſelon Baillet, il paſſa les bornes d'un Correcteur de Collège & d'un Executeur de la Haute Juſtice. Il alla attaquer Jacques I. Roi d'Angleterre, juſques ſur le Trône, & le perça des traits de la Satire la plus envénimée. Caſaubon & Dupleſſis-Mornay pour avoir pris la défenſe du Roi Jacques, furent accablés d'injures & de calomnies atroces,

que ce phrénetique débitoit avec un ſang froid étonnant.

On ne voit pas que les excès où ſont tombés ces trois Tirans de la République des Lettres, aïent rendu plus circonſpects les Auteurs qui ont eû des conteſtations Littéraires. On remarque beaucoup d'aigreur dans les plus modérés : la fureur & l'emportement conduiſent d'ordinaire la plume des autres.

Le pere Bouhours avoit plaiſanté l'Abbé Menage, ſur les *Etymologies* : celui-ci n'entendit pas raillerie. En vérité, dit-il, dans ſes *Obſervations ſur la Langue françoiſe*, j'ai grand ſujet de me plaindre de mes Amis, qui m'ont obligé d'entrer en lice contre un ſi indigne Adverſaire. Cependant il faut continuer de répondre, pour abatre l'orgueïl, & pour punir l'inſolence de ce petit Ecrivain, le plus orgueilleux, & le

plus insolent de tous les Ecrivains. *Bohurso nihil indoctius & superbius :* Le pere Bouhours est un homme pétri d'ignorance & de vanité ; ou plûtôt, c'est l'ignorance même, & la vanité même ; l'envie, la jalousie, la haine, la rage, la fureur que ce bon Réligieux a contre moi, lui ont troublé son petit cerveau. Tout le reste du Livre est écrit avec la même modération.

Homère étoit l'Auteur favori de Madame Dacier ; choquée du peu d'estime qu'en faisoit Mr. De La Mothe, elle a écrit contre ce dernier d'une manière que tout le monde a dès-aprouvée.

M. Huët n'a pû s'empêcher de répandre beaucoup d'aigreur dans sa réponse au pere Hardoüin : il n'étoit cependant question que d'un passage des *Géorgiques* de Virgile. M. l'Abbé Dolivet en a agi de même avec le

le pere Du Cerceau, & Dom Le Cerf avec l'Abbé Le Clerc.

Voici quelque chose de plus fort ; Jean Le Clerc avoit attaqué l'Histoire critique de M. Simon : Celui-ci naturellement vif & emporté, le traita d'ignorant, de petit esprit & d'homme sans religion. Ces reproches ne resterent pas sans replique : tout celà produisit quatre volumes, que l'on peut regarder comme des Libelles diffamatoires.

La querelle de Jurieu & de Bayle, survenue à l'ocasion du livre intitulé. *Avis important aux Refugiés*, ne put-être terminée que par l'autorité des Synodes, & fit naître des Ouvrages sans fin, où l'animosité, l'envie & la fureur même se satisfirent sans se contraindre en rien.

L'Etat présent des Provinces unies de Janiçon, fut, en 1729. le sujet d'une guerre scandaleuse,

les perſonnes du génie le plus borné devroient écrire ? n'eſt-il pas ſurprenant que les plus grands Auteurs ſoient tombés dans ce défaut ? quand on lit certains endroits de leurs Ouvrages, on ſeroit tenté de croire, que la haine, l'inimitié & la jalouſie anéantiſſent entièrement la grandeur du génie, bouleverſent l'entendement, & rendent les Savants, les plus mépriſables de tous les hommes. Qu'elle fureur, où plûtôt quel crime n'y a-t'il pas de faire ſervir l'eſprit, le don le plus beau que l'homme ait reçû du Ciel, à donner de l'enjoüement, de la grace & de la vivacité, à des injures, que les gens du plus vil état ne ſe diſent qu'en rougiſſant. Plus ceux qui percent leurs adverſaires par des termes durs & impolis, mais pleins de Sel, s'aplaudiſſent de leurs vi-

du mépris de tout ce qu'il y a de gens d'honneur, qui ſavent l'Hiſtoire de ſa vie & de ſes ouvrages ; mais laiſſons là ce mauvais Prêtre, &c.

Rouſſeau a été déchiré à ſon tour dans une *Epître dédicatoire des Satires de Regnier* qui lui eſt adreſſée ; l'Auteur ne s'eſt pas nommé, mais il n'eſt pas difficile de le démaſquer, pour peu qu'on examine le ſtile, & les manières de celui qui nous a donné *la Méthode pour étudier l'Hiſtoire, des Remarques ſur Marot*, & un *traité de l'uſage des Romans*.

Dans les Ouvrages que Deſpréaux a écrit contre Perraut, les mots de Sot, d'ignorant, de bête s'y trouvent très-ſouvent, ceux de fou, d'inſenſé y tiennent un rang diſtingué ; eſt ce là la manière avec laquelle, je ne dis pas les gens d'eſprit, mais

Desfontaines, n'a débité tant de belles maximes déquité, de douceur & de modération, & ne les a si peu pratiquées. Je vais faire voir que tous ces beaux discours de morale ne sont que pure momerie, & qu'ils ont dans sa bouche, un ridicule qu'on ne sauroit exprimer.

M. Bruzen De La Martinière ayant attaqué violemment les *Lettres Juives*, par un écrit inséré dans la *Bibliotéque Françoise*, voici comment l'Auteur des *Lettres* l'a traité dans la Préface de son IV. volume. Après avoir fait remarquer, que son Adversaire est généralement reconnu soit dans le Monde, soit dans la République des Lettres, pour une espéce de fou & pour une parfaite Copie du fameux Don Quichotte, il ajoûte à la fin de sa réponse : en voila assés je crois, pour faire connoître la folie, l'ignorance, & la mau-

vaise foi du prétendu Chevalier d'Ibérie ; car je ne répondrai point aux invectives, & aux injures grossières qu'il me dit à la fin de sa Lettre. A Dieu ne plaise que j'autorise jamais l'indigne coûtume d'introduire sur le Parnasse le langage des hâles : l'ésprit seul est Membre de la République des Lettres, & le Corps n'y a aucune part ; sans celà, dans quel embarras ne tomberoit-on pas quelque fois, sur le rang qu'on y donneroit à certains Personnages. Où placeroit-on, par exemple, un homme qui après avoir été Danseur de corde, Baladin & Comédien pendant sa jeunesse, auroit dans sa vieillesse épousé consécutivement deux chambrières de Comédiennes & une gardeuse de Dindons, devenuë servante de Cabaret, & qui pis est la sienne ? Je suis certain que le Critique m'avouera, que si

l'individu personnel étoit Membre de la République des Lettres, il seroit bien difficile de savoir où placer un pareil Original.

En verité, continua l'Abbé Desfontaines, en regardant le Marquis d'Argens, il faut-être bien plus original pour faire de semblables reproches. Vous? parler de Commediennes? vous croyés donc qu'on a oublié le Voyage d'Espagne avec Silvie, & les folies qu'on a faites pour l'épouser? Finissés, interrompit brusquement Voltaire, nous savons ce qui vous met de mauvaise humeur : *L'anecdote des deux petits Savoyards* & le séjour que vous avés fait à Bisêtre; à ce mot tous les Rieurs firent une huée qui retentit dans toute la plaine : l'Abbé Desfontaines n'ôsa repliquer, & se cacha dans la foule; chacun convint qu'il meritoit cette mortification, puis-

qu'il faiſoit profeſſion de n'épargner perſonne.

Alors Jean Le Clerc prit la parole, & s'adreſſant à Barbeyrac, nos Bibliotèques, dit-il, ſont infectées d'un nombre prodigieux d'écrits compoſés par certains Auteurs qu'on nomme les ſaints Peres: j'y trouve plus de Rhétorique que de pénétration & de bon ſens: il ſeroit aiſé de vous faire voir une infinité de contradictions dans leurs Ouvrages; ce ſont de grands volumes in-folio, pleins de pauvretés, de froides allégories, & de faux raiſonnemens. On acqueroit, il y a mille ans de la réputation à meilleur marché qu'aujourd'hui; il ne falloit preſque qu'être grand parleur, & l'on faiſoit recevoir avec admiration les plus fauſſes penſées du monde.

Il en coûte encore moins,

ſe s'eſt donné le tems de travailler ? n'y a-t'il point de véritable éloquence dans Salvien, dans Minutius Felix, dans Eucher, dans Lactance ? Tertulien à l'eſprit faux mais il en a infiniment, & il en donne à ceux qui le liſent avec précaution. Qu'on liſe un peu les Peres, même dans les Traductions qui les défigurent ? & qu'on juge entre M. Le Clerc & moi ? on ne craint pas qu'on atribue aux Peres les pauvretés, les faux raiſonnemens, le défaut de pénétration & de bon ſens : je ne répons pas que ces reproches ne retombent ſur ce cenſeur imprudent, qui juge de tout avec une hardieſſe inconcevable.

Le Clerc voulut répondre, mais Perizonius ſon ennemi déclaré ne lui en donna pas le loiſir. Vous avés, lui dit-il, voulu

voulu persuader à tout le monde que vous étiés un Critique exact & d'une érudition consommée ; vous faisiés le *Dictateur* dans la République des lettres, mais j'ai prouvé dans mon *Quinze-Cent vingt*, que si l'on vous rendoit justice, à peine vous accorderoit-on une place parmi les demi-Savans. La décision est un peu outrée, interrompit Despréaux, mais il est certain que M. Le Clerc a eû trop de confiance en ses propres lumières : il a soûtenu les causes les plus odieuses par des équivoques & par de fausses subtilités, avec une hauteur Socinienne, dont il n'a jamais pû se défaire.

A ces paroles, Le Clerc perdit patience. Il fit signe qu'on l'écoutât ; & jettant un regard de mépris sur le Poëte satirique ; je crois, dit-il, devoir rendre ce bon office aux Admirateurs insen-

ſés de M. Deſpréaux, de les faire revenir des fauſſes idées qu'ils ont conçûës de ſon mérite, afin que le voyant réduit à ſa juſte valeur, ils ceſſent de nous le ſurfaire, & ſe délivrent d'un préjugé, qui n'eſt pas ſoûtenable devant ceux qui ont le véritable goût de la Poëſie, & qui par un long uſage des Poëtes anciens & modernes, ſavent diſtinguer le Poëte du Verſificateur, & l'Inventeur de l'Imitateur, qu'Horace apelle une Bête née pour l'eſclavage : il faut pour cela les rapeller à la régle de ce même Horace.

Neque ſi quis ſcribat uti nos
Sermoni propiora putes hunc eſſe Poëtam.
Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

C'eſt à eux d'examiner de bonne foi, s'ils trouveront dans M. Deſpréaux, ce génie divin, cet eſprit ſublime, & de belles &

grandes choses sorties de sa bouche. Rien de tout cela, au contraire, un esprit sombre & sec; plaisantant d'une manière chagrine, sterile, ennuyeux par ses redites importunes; des idées basses, bourgeoises, presque toutes tirées de l'enceinte du Palais; un stile pesant: nulle aménité: nulles fleurs: nulles lumières: nuls agremens, autres que ceux que la malignité des hommes leur fait trouver dans la médisance: une humeur noire, envieuse, outrageuse, Misanthrope, incapable de loüer, telle qu'il la reconnoît lui-même.

Eumolpe dans Petrone, demande encore une autre condition dans les Poëtes, à laquelle je ne crois pas que M. Despréaux ait jamais aspiré. *Neque incipere* (dit il) *aut edere partum mens potest nisi ingenti flumine Litterarum inundata*; quelque ostentation de

savoir qu'il ait affecté, elle n'impose pas aux Connoisseurs, qui aperçoivent bien-tôt dans ses Ecrits une érudition mince & superficielle. On auroit du moins attendu d'un Académicien un stile châtié & des expressions correctes & c'est ce qu'on ne trouve pas. Pour Conclusion, si la vaine confiance & la présomption des Admirateurs de ce Poëte, ne leur permettent pas de reconnoître cette peinture, du moins servira-elle à mettre en évidence leur entêtement & leur mauvais goût.

Alors Desmarets suivi de tous les Auteurs que Despréaux avoit maltraités dans ses Satires, vint embrasser Le Clerc, & le remercia publiquement d'avoir si bien rabaissé l'orgueil d'un Critique qui ne vouloit laisser subsister que lui-même : mais l'Abbé Renaudot, repoussant rudement Des-

marests & s'adressant à M. Le Clerc, de quel droit, lui dit-il, venés vous décider sur des matiéres que vous n'entendés pas ? Ponsés vous que vous réussirés à nous donner du mépris pour un Auteur qui fait les délices de tout le monde & qui sert de modéle pour bien écrire ? Bussi a dit, que les ennemis que Despréaux s'étoit faits par ses traits satiriques, devoient l'estimer dans le fond du cœur, s'ils n'étoient les plus sottes gens du monde : vous pouvez vous apliquer la réflexion. Les plus beaux Esprits lui ont prodigué des éloges, croyés vous que leur jugement ne vaille pas bien le vôtre ? Aprenés que si ce grand homme perd quelquefois du côté de l'imagination, il se regagne amplement par l'ordre & la justesse de ses pensées, par la pureté de stile, par la beauté du tour, & par la netteté de l'expression.

Mais voici le véritable sujet de votre mécontentement, & je suis sur que vous en conviendrés avec moi. Vous n'avés pû souffrir que Desprèaux ait dit que vous étiés un Homme fort décrié sur la Réligion ; mais n'est-ce pas un fait connu de toute l'Europe ? Combien d'Auteurs ont écrit contre vos dogmes relâchés ? Tous se sont reünis à défendre la Réligion contre vos impietés. On composeroit une Bibliotéque des écrits qui ont paru contre vous. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous êtes décrié sur la Réligion. Il y a long-tems qu'on vous regarde sur ce pié là. L'Ouvrage que vous publiâtes secretement à Saumur en 1678. sous le nom de Saint Amour, ne contient-il pas les semences de votre impieté ? On en étoit si persuadé à Geneve votre Patrie, que lorsque vous voulutes y retourner, on vous

demanda une explication de vos sentimens ; mais comme vous vites bien qu'on ne seroit pas d'humeur de se contenter de vos expressions vagues & équivoques, vous en partîtes sans rien dire à personne, & allâtes vous jetter entre les bras des Arminiens la Secte la plus relâchée qu'il y ait au monde. Vous savés bien que dans la dernière réforme on voulût vous faire vôtre Procès, parceque vous vintes à l'Assemblée avec Epicure, Lucrece, Socin, Spinosa, & une Troupe d'autres Scélérats. Croyés moi, allés les rejoindre & faites vous accompagner de vos chers freres Polonois.

Procul ô procul este profani!
Discite justitiam moniti & non temnere divos.

Comme Renaudot eut achevé, l'Abbé Lenglet, que l'impatience de parler tenoit depuis longtems, se retourna vers Apollon.

& s'exprima en ces termes. Il faut que vous soyez un Dieu bien complaisant, pour écouter tous ces Harangueurs ennuyeux, qui jusqu'ici n'ont dit que des minuties : pour moi j'ai été tenté vingt fois de les interrompre. Vraiment c'est bien employer un tems destiné à la reforme des abus qui se sont introduits sur le Parnasse ? oh ! que ce que j'ai à proposer est bien plus intéressant : n'en perdés pas un seul mot, je commence.

Rien ne fait mieux voir la décadance du goût, que la plûpart des Livres qui se publient tous les jours au préjudice de la bonne Littérature. On ne se lasse point d'écrire sur l'Histoire ; on en fait des éloges pompeux : on prétend qu'outre l'avantage qu'elle a d'exposer à nos yeux ce que l'antiquité la plus reculée a d'utile & d'interessant,

elle forme les mœurs, donne de l'amour pour la vertu, inspire de l'horreur pour le vice, aprend à connoître les Hommes, fournit des régles pour la conduite de la vie, & donne du brillant à l'esprit. Quel étrange Paradoxe! on atribue tous ces avantages à l'Histoire pendant qu'ils ne conviennent qu'aux Romans. Qu'est-ce que l'on trouve dans l'Histoire? mille faits, mille incertitudes. Le Roman me satisfait sur-tout; sur le lieu, le tems, les caractères; les pensées mêmes de ses Personnages. Je ne vois les Hommes dans l'Histoire que tels que la Politique permet de les faire paroître; dans le Roman je les vois tels qu'ils sont. L'Histoire me présente la vertu presque toûjours opprimée; je la vois toûjours triompher dans un Roman. Dans l'Histoire, je trouve mil-

TAYLOR INST. OXFORD

le faits faux que l'on me donne comme vrais : je trouve mille faits vrais dans le Roman, sous le voile de la Fable. Je suis trompé à ma perte dans l'Histoire : si le Roman me trompe, il ne me trompe qu'à mon profit.

O Romans ! qui pourroit exprimer vôtre excellence ! vous servés à former l'esprit, à réformer les mœurs & à réprimer les passions : vous aprenés le savoir vivre, le monde & tout ce qu'on n'aprend jamais dans la poussière d'un Collége, ou dans les tristes murs d'un Couvent. Vôtre lecture utile dans tous les âges, l'est encore dans toutes les conditions ; elle occupe l'oisiveté de celui qui n'a rien à faire, délasse l'esprit fatigué du travail, amuse dans l'enfance, instruit dans l'adolescence ; entretient le goût du plaisir dans l'âge mûr, & le fait renaître dans la vieillesse.

Abbé De Fénélon, vous qui avés donné un si bon traité de l'éducation des Filles, comment avés vous pû leur interdire les Romans, sous prétexte qu'elles se passionnent souvent pour les intrigues & les Avantures chimeriques. Grand & puissant génie, vous vous êtes laissé entraîner par les préjugés du Vulgaire : en condamnant les Romans sans miséricorde, vous n'avés pas fait attention, que les jeunes Personnes aprendront plus de morale dans *Cirus* & *Clélie*, que dans les Livres des Directeurs les plus éclairés, quand même ce seroient des François : De Sale. Revenés donc de vôtre erreur, & aprenés, que si quelqu'un proscrit les Romans, ce ne sont que des Théologiens béats de l'étroite observance de quelque igniare Communauté.

Tous les Auteurs surpris de l'entousiasme de Lenglet, se regardoient en soûriant, & témoignoient par leur silence, qu'ils avoient pitié de ses égaremens; mais il n'en voulût pas demeurer là, & se persuadant à leur air, qu'on aprouvoit ce qu'il venoit de dire, il reprit la parole de cette manière. Je voudrois que ceux qui donnent au Public des Ouvrages de Littérature, entrassent dans le détail de certaines particularités qui regardent les Savans: il y faudroit insérer des Anecdotes, des faits & des Histoires propres à amuser le Lecteur. L'Auteur des *Mémoires secrets de la République des Lettres* a promis de le faire; nous verrons s'il tiendra parole. Pour moi je ne trouve rien de plus instructif.

Par exemple voici ce que j'ai découvert touchant Ludolfe qui

fait l'*Histoire d'Ethiopie*, & ce que le public ignoroit auparavant. *C'étoit un Homme fort galant que ce Monsieur Ludolfe. Il n'avoit que sept Femmes épousées en même-tems, en divers en droits; c'est ce que j'ai su de sa belle-Fille. Quel Homme de précaution! il vouloit avoir plus d'une gîte. Son fils fait a peu près la même chose.*

Autre Anecdote: *Monsieur Prévôt connoît un peu trop le bas peuple de Cithère, ennuyé de vivre parmi les Réformés, il a cherché à rentrer dans la Communion Romaine. Après avoir été Soldat, puis Jésuite, Soldat pour la seconde fois, & enfuite Jésuite; il s'est derechef fait Soldat, puis Officier: Bénédictin, enfin réformé, Protestant ou Anglican: il voudroit aujourd'hui se faire Bénédictin de Cluny, pour aller de la jusqu'à Constantinople, prêcher l'Alcoran, devenir Musty, s'il se peut, & fixer enfuite sa Réligion au Japon.*

Il alloit continuer, lorſque le Pere Daniel qui méditoit depuis long-tems, de ſe vanger du mépris que l'Abbé l'Anglet à toûjours fait de ſon *Hiſtoire de France*, l'interrompit, & le régardant d'un œil fier & dédaigneux, c'eſt ſans doute à la Baſtille, lui dit-il, que vous avés fait ces jolies découvertes; vous ſavés par expérience.

Que tel mot pour avoir réjoui le lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.

Que n'êtes vous donc plus réſervé, car enfin, il ne faut qu'un homme de mauvaiſe humeur qui prend mal les choſes, & alors on diroit de vous, ce que vous avés dit quelque part de Deſpréaux & de Rouſſeau; Ces inſtructions deviennent efficaces; c'eſt un bien pour ceux qui les reçoivent; on leur rend juſtice par là; ils deviennent ſages, re-

ſervés, prudens, pourvû néantmoins qu'on ne leur épargne point cette libéralité; elle coûte ſi peu, & fait tant de bien, qu'il y auroit de l'injuſtice à la ménager.

Vous voulés prouver que les Romans ſont préférables à l'Hiſtoire. A quoi comparer vos raiſonnemens qu'aux réveries d'un malade qui eſt en délire? mais vous allés plus loin, & pour mériter une place aux petites maiſons, vous ſoutenés que la lecture des Romans reprime les paſſions, & en fait éviter les piéges. Quelle folie! n'eſt-il pas décidé depuis plus de deux mille ans, qu'on ne ſe garantit de la Paſſion dangereuſe de l'Amour, que par la fuite de l'occaſion? que l'ignorance en cette occaſion eſt le ſeul préſervatif de la jeuneſſe, & que la lecture des Amours les plus vertueuſes, s'il en eſt dans

dit-on, infailliblement un Ouvrage, de Lenglet; c'eſt là ſon coin & ſa marque. De pareils écrits mériteroient qu'on en fit un ſacrifice à Vulcain, mais c'eſt l'affaire des Magiſtrats; mon devoir eſt borné à décrier ces ſortes d'Ouvrages pernicieux: heureux! ſi je pouvois me flater d'en inſpirer l'horreur, & le mépris qu'ils méritent.

Cette ſévére correction du Journaliſte, fit pâlir l'Abbé Lenglet, il proteſta à toute l'Aſſemblée, qu'il n'avoit aucune part aux écrits qu'on lui atribuoit, ſur-tout à ceux qui s'impriment furtivement; n'en aïant publié aucun de ſon chef, que ſous l'autorité des Supérieurs; qu'il avoit aporté exprès une liſte de ceux qu'il avoit preſentés au Public; & que ce ſeroit une injuſtice criante de lui en donner d'autres ſur des bruits populaires, au préjudice de ſa dé-

claration ; mais ne pouvant perſuader perſonne, il voulut s'échaper, lorſque Marot le rétenant par le bras, ſoufrés, lui dit-il, que je vous donne ici publiquement des marques de ma reconnoiſſance ; vos commentaires ſur mes Oeuvres me font un honneur infini : j'ai été charmé d'y trouver des Remarques joyeuſes c'eſt-à-dire mille obſcénités tant en Vers qu'en Proſe. On voit bien que les expreſſions les plus ciniques ne vous coûtent rien ; vous auriés tout gâté en ménageant la pudeur de vos Lecteurs ; par là vous avez rendu ſenſibles juſqu'à mes moindres beautés ; mais ce qui m'a touché le plus, eſt le détail que vous faites de mes Amours avec Diane de Poitiers, & Marguerite Ducheſſe d'Alençon ſœur de François I. les raiſons que j'avois de cacher cette Anecdote

ne ſubtiſtant plus, vous ne pouviés vous diſpenſer d'aprendre à toute la terre, qu'une Princeſſe qui avoit dédaigné les vœux de Charlequint, avoit bien voulu s'abaiſſer juſqu'à acorder toute ſa tendreſſe à un valet de chambre; voila ce qui s'apelle donner de nouvelles éditions avec des obſervations critiques, vous ſerés déſormais le modéle des bons Commentateurs.

Il en auroit dit d'avantage, mais Broſſette indigné de ſa hardieſſe, eſt ce, lui dit-il, à cauſe des éloges qu'on a donnés à l'enjouement, & à la fineſſe de vôtre eſprit, que vous parlés ici avec tant d'impudence? ſongés plû tôt que vous êtes un libertin qui profanés les lettres par vos ſaletés. Que ſi d'ailleurs on remarque dans vos Poëſies un tour agréable, vif, aiſé, ingenieux, les ordures dont elles

ſont remplies rapelleront toûjours le ſouvenir des débauches, qui vous auroient fait perdre la vie à Geneve, ſi Calvin n'avoit fait commuër la peine de mort, en celle du foüet & du banniſſement.

Pour vous, continua Broſſette en regardant l'Abbé Lenglet; Souvenés-vous qu'on ne doit jamais trouver dans un Commentaire, de ces vérités offenſantes, ni de ces faits purement injurieux, qui ne ſervent qu'a flater la malignité, & qui déshonorent encore plus celui qui les publie, que ceux contre qui ils ſont publiés. Il eſt de la prudence d'un Ecrivain, qui met au jour des faits cachés, & des perſonalités, de diſtinguer ce que le Public doit ſavoir, d'avec ce qu'il eſt bon qu'il ignore: ſuivant cette régle, on doit ſe defendre ſeverement tout ce qui ne peut procurer la gloire de Commen-

tateur exact, qu'aux dépens de la probité & de la Réligion. Pour ce qui me regarde en particulier, je vous prie de ne pas vouloir faire passer sous mon nom, la Satire pleine d'infamies, à laqu'elle vous avés donné le nom, *d'Eloge Historique de Monsieur Rousseau.* J'ai trop de Modération pour donner à vôtre procédé les noms qu'il merite, mais le Public l'a fait pour moi, & m'a rendu justice.

En cet endroit, Louïse Sigée de Tolede, aperceevant Chorier l'Historien du Dauphiné, demanda justice de l'outrage qu'il lui avoit fait, en compolant un Livre infame, sous le tître d'*Aloïsiæ Sigeæ Toletanæ Satira Sotadica de arcanis Amoris & Veneris.* Vous savés, dit-elle à Apollon, que j'ai été fille d'honneur de Dona Maria sœur de Jean III. Roi de Portugal. A 21. ans je savois le

Latin, le Grec, l'Hebreu, l'Arabe & le Perſan. On m'apelloit la Minerve de mon ſiécle; mais j'ai été moins ſenſible à tous les éloges que j'ai reçû des Savans de mon tems, qu'à celui qu'on m'a donné, d'avoir été une Heroïne incomparable en chaſteté. On lit dans mon Epitaphe.

Loïſiæ Sigeæ feminæ incomparabili, cujus pudicitia cum eruditione linguarum quæ in ea ad miraculam uſque fuit, ex æquo certabat &c.

Soufrirés vous qu'un Scélerat oſe faire imprimer ſous mon nom des Dialogues, dont un Soldat aux Gardes ne pourroit ſoutenir la lecture. Ah! malheureuſe! faudra-t'il que je me voïe ainſi deshonorée.

Elle en auroit dit d'avantage; mais la douleur qui la ſuffoquoit ne lui permettant pas d'achever; Chorier prit ce moment pour ſe juſtifier. Il ju-

ra qu'il n'avoit aucune part à l'Ouvrage dont il ſagiſſoit ; qu'il falloit bien plûtôt jetter les yeux ſur Meurſius ou ſur Jean Veſtréne, Juris conſulte de La Haye. Vous êtes un Calomniateur, s'écria M. De La Monoye : Jean Veſtréne eſt un perſonage imaginaire ; & Meurſius Homme grave & de probité, étoit incapable d'avoir une pareille idée. On ſait à n'en pouvoir doûter, que vous êtes l'unique Auteur de ce Livre, imprimé pour la premiére fois à Grenoble, Monſieur Du May Avocat Général fit, dit-on, les frais de l'Edition : inutilement voudriés vous prouver le contraire. Chorier alloit répliquer, mais Meurſius ſe jetta ſur lui & l'auroit mis en piéces ſans une troupe d'Auteurs obſcénes qui s'y oposa.

Apollon irrité à la vûe d'un

ſi

si grand nombre de Libertins, fit aprocher Adrien Béverland, & lui parla en cette manière. Je vous adresse la parole, comme au plus infâme écrivain qui ait jamais parû. Quel usage avés vous fait de l'esprit que la Nature vous avoit donné? Vôtre vie s'est passée à composer des Ouvrages, dont la mémoire ne s'effacera jamais, tant qu'il y aura des Scelerats & des Femmes de joïe; vôtre Plume criminelle n'a rien épargné sur la Terre; elle a attaqué la divinité même. Qui pourroit lire sans frémir ce que vous avés écrit sur l'Amour? je sais bon gré aux Magistrats de Hollande d'avoir arrêté l'impression de vôtre *Traité de prostibulis veterum*: par malheur Voſſius le fils en a inséré la plus grande partie dans son *Commentaire sur Catulle*, mais je sçaurai l'en punir. Pour vous

& vos ſemblables en attendant que j'aye trouvé des ſuplices proportionnés à vos attentats, je vous défens à tous de jamais paroître dans cette contrée conſacrée aux Muſes. Qui ſçait ſi vous n'attaqueriés pas leur chaſteté, vous qui avés tant fait de proſtituées? partés inceſſament, & dites de ma part à Rouſſeau, & aux autres, dont la Parque n'a pas encore tranché les jours, que s'ils continuent à ſoüiller le Parnaſſe, de leurs infamies, j'en ferai un exemple, qui fera trembler les Siécles à venir.

Tout autre que Béverland eût été effrayé à ces paroles; mais lui, d'un viſage intrepide, ne fit que ſecouer la tête, & regardant éfrontément le Dieu; faites donc chaſſer preſque tous les Auteurs qui ſont ici, & vous ſerés bien-tôt un Monarque ſans

Sujets. Ignorés vous que ſi le libertinage a été de tout tems à la mode parmi les Hommes, ce n'eſt qu'à l'exemple des Divinités ? ne ſait-on pas que Jupiter ne penſe qu'à faire des maris Cocus, que Venus eſt une coureuſe, & vous qui faites ici le réformateur, n'avés pas toûjours paſſé dans le monde pour la terreur des Vierges ? Si l'on vous faiſoit juſtice..... Il n'en pût dire d'avantage ; le miſérable fit un faux pas, & tomba dans un Précipice qui s'ouvrit dans le moment pour l'engloutir.

Voilà, reprit Apollon un peu déconcerté, voilà un exemple que je devois à cette Aſſemblée ; il y a toute apparence que ce ne ſera pas le dernier. Puis ſe tournant vers Nicole & la Placette, je vous charge, leur dit-il, de faire executer l'ordre que je

viens de donner : défaites nous de ces malheureux qui ont profané les Belles-Lettres par leur licence effrénée, & prenés garde à ne vous pas laisser séduire.

Nicole & La Placette passerent de rang en rang, & bientôt on vit défiler quantité d'Auteurs, entre lesquels on reconnoissoit, Catulle, Martial, Petrone, Ausone, Pierre Arétin, Boccace, Le Pogge, Bandel, Rabelais, Marot, Beroalde de Verville, Theophile, Chorier, Busti, Nodot ; Rousseau, Du Vergier, Lenglet, & l'Auteur du *Prince Apprins*.

La Fontaine les suivoit avec une insensibilité étonnante, lorsque le pere Poujet de l'Oratoire s'adressant au Dieu du Parnasse, je pense, dit-il, qu'il ne faudroit pas confondre La Fontaine avec tous ces Auteurs scandaleux

qu'on vient de proscrire si justement. Il a eû le malheur de composer un Livre de *Contes*, où les images de l'Amour sont si vives, qu'il y a peu de lectures plus dangereuses pour la Jeunesse, mais le regret qu'il en a témoigné mérite quelque indulgence. Je l'ai vû moi-même, lorsqu'il fut attaqué d'une grande maladie, detester ses *Contes* les larmes aux yeux; & faire amande-honorable devant Messieurs de l'Académie Françoise, qu'il avoit priés de se rendre chés lui par Députés, pour être témoins de ses dernières dispositions. Il avoit protesté, que s'il recouvroit la santé, il n'employeroit son talent pour la Poësie qu'à écrire sur des matières sérieuses. Il a tenu parole, vrai dans son repantir comme dans tout le reste de sa conduite, & n'aïant jamais

ſongé à tromper en rien, ni le Ciel, ni les Hommes.

Je ſuis charmé, répondit Apollon, d'aprendre cette particularité. Je ne conſentois qu'avec peine à la perte irréparable que nous aurions faite d'un génie aiſé, vif, délicat, naïf & qui dans une ſimplicité aparente, & ſous un air négligé, renferme des beautés, & des graces inimitables.

Retenons donc La Fontaine, quand ce ne ſeroit qu'à la conſidération du Duc de Bourgogne, qui ſçut par ſes bienfaits empêcher cet Auteur maltraité de la fortune, de ſe retirer en Angleterre, & par là conſerva à la France un de ſes plus grands ornemens. C'eſt quelque choſe, dit alors Baillet, d'avoir purgé le Parnaſſe de cette canaille; mais fera-t'on grace à ces Auteurs licentieux, qui ont fait

leurs délices des matières Erotiques, & les ont choisies préférablement aux autres, pour en faire le sujet de leurs Poësies. Je conviens qu'on n'y trouvera peut-être pas de ces obscénités grossières, ni de ces brutalités, qui ont fait apeller Catulle, Martial & leurs semblables, *Caprimulgi & Fossores* : par quelques Critiques délicats de ces derniers tems, ce sont, disent-ils, des Amourettes en vers, ce sont des Amours que nous chantons ; mais des amours pudiques : cela veut dire, ce me semble, que ce sont des amours où la pudeur du Lecteur est intéressée, & où la pudeur du Lecteur est jouïe. Ils ajoûtent que tous ceux qui se sont mêlés de faire des Vers, ont pris ce parti, & qu'on a remarqué éfectivement qu'Apollon, tout Soleil qu'il est, n'est qu'une vraye Statuë de glace, hors de

la Compagnie de Venus. Sur ces principes il faudra conclure que ce ſont tous d'excellens Poëtes, & qu'au contraire, on n'a trouvé juſqu'ici que des Verſificateurs froids & languiſſans dans toute la Societé des Jéſuites; fuſſent ils des Caſimirs, des Hoſſchius, des Mambruns, des Vallius, des Rapins, des Commires, des La Ruë, des Vanières, où d'autres Poëtes de cette force qui bien qu'ils ayent fait des Vers, n'ont pourtant pas jugé à propos d'y mêler des Amourettes, ni aucun Amour profane, que pour en inſpirer de l'averſion, & pour en découvrir la diformité, & qui n'ont point voulu ſouffrir, que jamais Venus vint échaufer leur Apollon.

Pour moi, ſi j'en ſuis cru, on fera bien de proſcrire tous ces Auteurs galans; on ne con-

sidérera, ni ancienneté ni réputation : on les traitera de *Turc à More*, quand même ils auroient dédié leurs Ouvrages à des Monstres. Alors l'Abbé Ménage, qui croyoit que ces derniers mots s'adressoient à lui, prit la parole. Timon, dit-il, ne fut jamais si Misantrope que cet Homme là. Il suffiroit lui seul pour ne faire du Parnasse qu'une affreuse solitude. Encore si c'étoit un Philosophe qui parlât ainsi : peut-être mériteroit-il d'être écouté ; mais qu'un Régent de quatrième du Colége de Bauvais, devenu dans la suite le Pédagogue du fils de M. De Lamoignon, veuille trancher du Réformateur ; c'est une hardiesse, & une insolence que l'on ne devroit pas laisser impunie. Je vais néanmoins répondre à son verbiage, & nous verrons si c'est un crime énorme de faire des Vers de galanterie.

Il eſt vrai que j'ai dit dans l'Epître Dédicatoire de mes Poëſies adreſſée à Monſieur le Duc de Montauſier : *Amatorios verſus, pudicos licet, hîc excuſarem, ſi meum eſſet exemplum : ſic ſcripſit quicumque verſus ſcripſit, & profectò ſinè Venere friget Apollo.* Mais ce que j'ai dit d'Apollon en cet endroit ne doit pas ſe prendre à la rigueur des termes, & qu'il faut l'entendre commodément. La plûpart *des Maximes de Morale*, la plûpart des *Régles de Droit*, la plûpart des *Aphoriſmes d'Hippocrate* s'entendent de la ſorte. Il eſt vrai qu'on peut réüſſir en Vers en traitant d'autres matières que celles d'Amour, & on peut même réüſſir en Vers ſur toutes ſortes de matières, mais c'eſt particulièrement dans les matières d'Amour que réüſſiſſent les Poëtes.

Rien n'eſt plus certain, interrompit Properce.

Non hoc calliope, non hoc mihi dictat Apollo.
Ingenium nobis ipsa puella facit.

Et moi, dit Platon, j'ajoûte que l'Amour n'eſt pas ſeulement Poëte, mais qu'il fait les Poëtes, & que ceux qui ont le moins de diſpoſition à la Poëſie, deviennent Poëtes devenant Amoureux. Eh ! Meſſieurs, reprit Ménage, faites nous grace de vos Réflexions ; il n'eſt point ici queſtion de ce que vous penſés ; lorſqu'on vous attaquera, vous pourrés vous défendre.

Comme la Poëſie, continuat-il, eſt la fleur des Sciences ; il n'y a perſonne parmi les Gens de lettres qui n'ait fait ou qui n'ait ſouhaité de faire des Vers, & comme l'Amour eſt une choſe naturelle, & que la Poëſie eſt le Langage de l'Amour, il n'y a jamais eû d'Homme au monde qui ait fait des Vers, qui n'en

ait fait d'amour, à la reserve de ceux qui sont entrés en réligion avant que d'être adonnés à la Poësie. Les Evêques mêmes, qui à cause de leurs dignités, ne peuvent faire des Vers d'amour, & les Réligieux, qui n'en peuvent faire à cause de la sévérité de leur Régle, en font indirectement sous la personne des autres. C'est ainsi que M. Godeau Evêque de Grasse & de Vence, a parlé d'amour dans sa *Paraphrase du Cantique des Cantiques* & le pere Rémond de Dijon Jésuite dans son Poëme d'*Alexis*, & le Pere Sautel & le Pere le Moine de la même Compagnie, celui-ci dans son *saint Louis*, & celui-là dans ses *Larmes de la Madelaine*.

Il y a de deux sortes de Vers d'amour: il y en a d'honnêtes; il y en a d'obscenes. La plûpart des anciens Romains ont crû

crû qu'il étoit permis de faire des Vers des-honnêtes ; ce qu'ils appelloient faire des Vers à la Romaine, & comme la très-véritablement remarqué un ſavant Homme, qui ſe connoiſſoit en obſcénités, c'eſt Monſieur Voſſius le fils Chanoine de Vindſor ; l'obſcénité tiént ſouvent lieu de pointe dans les *Epigrammes de Catulle*. Pline le jeune qui étoit une perſonne Grave & Conſulaire étoit auſſi de cet avis.

Puiſque vous me citéz ici publiquement ; dit alors Pline le jeune, vous ne trouvérés pas mauvais que je vous interrompe : ne vous impatientés pas, je n'ai que deux mots à dire.

Quelques perſonnes avoient trouvé mauvais que j'euſſe fait des *Hendé Caſillabes* un peu libres, de tout tems il y a eû des Baillet,

je fis voir à ces ignorans, que vouloir juger des mœurs d'une personne par ses ouvrages, étoit la régle la plus fausse qu'il y eut au monde? je sçus m'autoriser par des exemples de Senateurs, de Consuls, d'Empereurs même, & il se trouva que ceux dont je rapportois des exemples étoient les plus savans Hommes, les plus graves & les plus vertueux que l'ancienne Rome ait jamais produits.

Cela étoit bon de vôtre tems, reprit Mènage, mais la Religion que nous professons est contraire a cette pratique; car, comme plusieurs l'ont remarqué; s'il ne nous est pas permis de dire des paroles oisives, il ne nous est pas permis à plus forte raison d'en dire de lascives: nôtre Langue d'ailleurs rejette ces façons de parler deshonnêtes, mais pour les Vers de Galanterie honnête, c'est être trop sévére de les condamner.

Baillet dira peut-être que je ſuis Abbé, & que quand il ſeroit permis aux perſonnes Laïques de faire des Vers de Galanterie, il ne le ſeroit pas aux perſonnes Eccleſiaſtiques ; c'eſt là où je l'attendois ; voici la Liſte d'un grand nombre d'Hommes Illuſtres qui étant Eccleſiaſtiques ont écrit d'amour en Vers où en Proſe, je citerai de Mémoire ſans m'embarraſſer de l'ordre Chronologique.

Heliodore, Achilles Tatius, Euſtachius, Joſephus Devonius, Jean de Meun, Petrarque; Aneas Sylvius Pape ſous le nom de Pie II. Joannes Antonius Campanus, Politien, Flaminius, Marſile Ficin, le Cardinal Bembo, Jean de la Caſe, le Berni, Octavien de St. Gelais, Mellin de St Gelais, Antoine Heroët, Pontus de Thiard, Alphonſe d'Elbéne, Ronſard, Joachim du

Bellay, Desportes, Bertaud, le Cardinal du Perron, Regnier, Monturon, Lopé de Vega, le Comte d'Etlan, M. Godeau, M. Camus, Habert Abbé de Cerisy, Bois-Robert, Montreüil, Furetiere, l'Abbé de Marolles, Celderon, Antonio Solis, Diamante, Segrais, l'Abbé Barrin, Benserade, Regnier Desmarais, du Bois. &c.

Après tous ces exemples de Chanoines, d'Abbés, d'Evêques, d'Archevêques, de Cardinaux qui ont fait des Vers de Galanterie; trouvera-t'on mauvais... Ménage s'arrêta là pour réprendre haleine; mais Pierre Le Loyer, Conseiller au Présidial d'Angers, ne lui donna pas le tems de continuer.

Nous entretiendrés-vous éternellement, lui dit-il, de vos Bagatelles; les Savans ont bien à faire de vos Vers obscénes où

non: de quelle utilité eſt la Poëſie pour l'acroiſſement des Sciences & des Beaux-Arts ? Tout vôtre métier conſiſte à flater les oreilles, à remplir l'imagination de fictions Chimériques, à ſe joüer ſur une paſſion, & a dire en trente façons qu'il faut aimer. Auſſi Malherbe diſoit qu'un bon Poëte n'eſt pas plus utile à l'Etat qu'un bon Joüeur de Quilles : & M. Toinard, que quand tous les Poëtes ſeroient noyés, & toutes les Poëſies brulées, ce ne ſeroit pas grand domage.

Platon le divin Platon ne vous a t'il pas chaſſé de ſa République ? encore ſeriés-vous excuſables s'il ſe trouvoit quelqu'un parmi vous, qui eût excellé dans ce genre de Compoſition le plus mépriſable de tous: mais qu'on remonte depuis Aroüet juſqu'à l'Auteur de l'Iliade, on ne m'en citera pas un

ſeul en qui l'on n'ait trouvé quelque défaut.

Y a t'il quelqu'un dans cette Aſſemblée qui ignore ce que l'on a réproché à Homere, à Virgile, à Ovide, à Sophocle, à Ariſtophane, à Plaute, à Terence, à Corneille, à Racine, à Deſprèaux, à Rouſſeau & à Voltaire, ce ſont là ſi je ne me trompe, ceux que vous eſtimés le plus; ils n'ont pû neanmoins atteindre au point de perfection, qui pouvoit rendre leurs Ouvrages ſuportables; & pourquoi? La raiſon en eſt évidente; c'eſt qu'ils n'ont jamais ſçû répandre de l'érudition dans leurs Ecrits; où l'auroient-ils puiſée? ils ne ſavent que leur Langue, toutes les autres leur ſont auſſi inconnuës, que celles que parloient les premiers hommes. Je dis bien plus. S'il s'eſt trouvé quelques grands hom-

mes comme Ronſard & du Bartas, qui Luttant contre le mauvais goût ayent fait paroître dans leurs Poëſies une grande connoiſſance de la Philoſophie, des Mathématiques & des langues Etrangères, on les a tournés cruellement en ridicule, on les a traités de Fripiers & de Ravaudeurs. Qui ne ſeroit indigné d'entendre dire à Boileau, après avoir loüé Marot.

Ronſard qui le ſuivit, par une autre méthode,
Réglant tout, broüilla tout fit un art à ſa mode;
Et toute fois long tems eût un heureux deſtein,
Mais ſa Muſe en François parlant Grec & Latin;
Vit dans l'âge ſuivant par un retour groteſque,
Tomber de ſes grands mots la faſte pedantéſque.

Ce Cenſeur auroit aparament voulu, que Ronſard eût négligé cet amas de Fables obſcures & d'Epithetes recherchées, dont

l'intelligence dépend d'une profonde lecture des Livres Grecs & Latins : qu'il eut appellé les perſonnes & les choſes par leur véritable nom, au lieu de les exprimer par mille circonlocutions difficiles, embarraſſées, & qui démandent des Commentaires ; comme ſi un Poëte habile ne devoit pas s'enfoncer dans le Labirinthe des Antiquités les plus cachées, pour ſe dérober à la connoiſſance du peuple.

C'eſt à-dire que pour emporter les ſufrages de ces nouveaux réformateurs, qui nous donnent des régles ſur l'Art Poëtique, il faut être un parfait ignorant, ou reſſembler à Racine & à Boileau, de qui Segrais a dit " Ra-
„ cine & Deſpréaux n'eſtiment
„ que leurs Vers ; ils ne loüent
„ perſonne ; ils critiquent les
„ autres, & il ne paroît pas un
„ Madrigal qu'ils ne le cenſurent ;

„ cependant ôtés-les de la Poë-
„ sie, ils ſont muets, ils ne ſa-
„ vent plus où ils en ſont; car que
„ ſavent-ils autres choſes que ri-
„ mer„& moi j'ajoûte que les Tragédies du premier, les Satires, les Epîtres, l'Art Poëtique, le Lutrin même de l'autre, ne valent pas ce Sonnet de Ronſard.

Je ne ſuis point, ma guerrière Caſſandre,
Ni Myrmidon, ni Dolope Soudart,
Ni cet Archer dont l'hommicide dart,
Tua ton frere & mit ta Ville en cendre.
Un Camp armé pour eſclave te rendre,
Du Port d'Aulide en ma faveur ne part,
Et tu ne vois au pié de ton Rampart,
Pour t'enlever mille Barques deſcendre.
Hélas je ſuis ce Corebe inſenſé,
Dont le cœur vit mortellement bleſſé,
Non de la main du Gregois Pénélée,
Mais de cent traits qu'un Archerot vainqueur,
Par une voye en mes yeux recelée,
Sans y penſer me tira dans le cœur.

Quand toute l'Hiſtoire du Siége

de Troye seroit perdue ne la trouveroit-on pas dans ces Vers? Mais quoique ce Sonnet soit un chef d'œuvre, j'en reviens à ma première proposition, & je soutiens que la Poësie quand même on y réüssiroit, est une ocupation indigne d'un Savant, & qu'il vaudroit mieux ne savoir que douze mots Grecs où Hebreux, que d'être l'Auteur de la Henriade. J'ai eû le malheur dans ma jeunesse de Composer un Livre de mélanges Poëtiques, j'en demande pardon à toute l'Assemblée: s'il étoit en mon pouvoir, j'en suprimerois tous les exemplaires, pour ne laisser subsister que mes Colonies Idumeanes, & sur-tout mon Histoire des spectres, où l'on trouve une érudition immense.

A propos de Colonies, je suis bien aise d'aprendre ici à Monsieur Le Bœuf, que les Ange-

vins tirent leur origine d'Esaü. Non-seulement les noms des Villes de France, mais encore ceux des Villages d'Anjou, des Hameaux, des Maisons, des piéces de Terre de la Parroisse d'Huillé, où je suis né, viennent de la Langue Hebraïque & Caldaïque : j'ai découvert dans cette Parroisse, les noms d'une infinité d'Hebreux, qui sont sans difficulté les Ancêtres des Habitans du Païs. Voilà à quoi servent les Etymologies : mais une chose que les Savans auront peine à croire, c'est que j'ai eû le bonheur de trouver dans un seul Vers d'Homere, mot pour mot, *Pierre Le Loyer Angevin, Gaulois, d'Huillé :* Il reste trois lettres dans tout ce Vers, qui paroissent superflues & qui néanmoins ne le sont pas : ce sont des Lettres Numérales, qui désignent le tems où je devois faire cette rare dé-

couverte, c'eſt-à-dire, l'an 1620. qui eſt juſtement l'année de l'impreſſion de mon livre. DIXI.

VIVAT, VIVAT; s'écria Mathanaſius, VIVAT NOVUS DOCTOR QUITAM BENE PARLAT. pauvres Auteurs qui faites vos délices de la Poëſie, cela vous aprendra à négliger le fatras d'érudition qui fait les grands Hommes. L'inſulte que vous venés de recevoir dans cette Auguſte Aſſemblée, nous va délivrer enfin de la claſſe des Ecrivains la plus mépriſable, nous n'aurons déſormais que des Savans du premier ordre, des Savans heriſſés de Grec & d'Hebreux. Le Parnaſſe ſera inondé de Littérateurs, de Pedans, & de Commentateurs. O FELIX O FAUSTA DIES! Quel triomphe pour les Bochart, les Simon, les Dacier, les Burman, les Bentley!

Si les mauvaiſes plaiſanterie; interrompit

interrompit Dacier, en regardant M. Themiſeiiil, étoient un tître pour aquerir la réputation d'habile Homme, il faudroit avouer, que vous ſeriés le ſeul ici qui pût légitimement y prétendre. Par malheur le ridicule que vous avés voulu répandre ſur les Savans n'eſt retombé que ſur vous même. Vos Remarques ſur le chef-d'œuvre d'un inconnu, n'ont été regardées par les honnêtes gens, que comme un amas d'impertinences, & de fades railleries, qui ne ſont propres qu'à ſervir d'amuſement au Cocher de Monſieur de Vartamont. Inutilement nous dirés vous qu'il faut bien que vôtre Ouvrage ſoit excellent, puis qu'il a été acheté dix Ecus pour la Biblioteque de Monſeigneur le Cardinal de Rohan : la cherté d'un Livre n'en prouve nullement la bonté. N'a-t-on pas vû des curieux pouſ.

ser la folie jusqu'a donner quatre Louis de l'*Histoire & plaisante Chronique du petit Jean de Saintré*? l'ouvrage intitulé *Liber conformitatum* &c. *auth. Bartholomæus de pisis*, est hors de prix & valoit 50. Ecus du tems de Scaliger. Deux petits Volumes de Servet furent vendus 450. liv. à la vente de la Bibliotéque de M. Du Fay. avec quel empressement ne recherche-t'on pas, les *pensées de Simon Morin*, le *Theatro Jesuitico*, les *très-merveilleuses victoires des Femmes du nouveau Monde* de *Guillaume Postel*, les *Oeuvres de Marot*, de l'Edition de Nyort, l'*Athenée de Marolle*, dont on ne tira que vingt-cinq exemplaires: & cent autres Ouvrages pareils, qui ne sont recommandables que par leur rareté. Mais finissons la digression.

Il paroit que vôtre but a été de Critiquer en Général tous les Commentaires, & les Auteurs

Anciens, Il faut être fou pour éxécuter un projet auſſi biſarre & auſſi extravagant. Les Commentaires ſont utiles, ils ſont même abſolument néceſſaires; & ſans les ſoins que les Savans ſe ſont donnés, nous n'aurions pas l'intelligence d'une infinité de beaux endroits, dont les Auteurs Anciens ſont remplis. Il a falu nous donner des inſtructions ſur les mœurs, ſur l'Hiſtoire, ſur les façons de parler : & c'eſt ce que j'ai fait dans mes *Remarques ſur Horace.*

Puiſqu'il eſt queſtion de Remarques, je ſuis bien aiſe de répondre à une dificulté qu'on m'a faite, & qui prouve combien les Critiques ſont ſouvent mal fondées. On ſeroit curieux, dit-on, de ſavoir, quel Auteur Ancien m'a fourni les noms des membres de l'Académie que j'ai trouvée à Rome du tems d'Auguſte, & dont j'ai parlé avec autant d'aſ-

ſurance, que ſi j'en avois eû les Régiſtres entre les mains. On prétent parlà que j'ai puiſé ces ſortes d'Hiſtoires dans mon imagination : mettons en évidence la mauvaiſe foi de mes Cenſeurs.

Alors Dacier ouvrit ſon Commentaire ſur l'Art Poëtique, & lût ce qui ſuit.

Si l'on en croit Théodore Marcile ; l'Académie d'Auguſte, eut un grand avantage ſur toutes les autres, qui n'étoient compoſées que de cinq ou de ſept Juges tout au plus, car il aſsûre qu'elle en avoit vingt, qu'il compte tous l'un après l'autre, comme s'il avoit vû leurs lettres, ou aſſiſté à leur réception. Il ſeroit â ſouhaiter qu'il nous eût apris d'où il a tiré une particularité ſi remarquable, car j'avoue que je n'en ſçai rien.... en tout cas il n'a pas mal choiſi ; voici les noms de ces Académiciens

Virgile, Varius, Tarpa, Mecenas, Plotius, Valgius, Octavius, Fuſcus, les deux Viſcus, Pollion, les deux Meſſala, les deux Bibulus, Servius, Furnius, Tibulle, Piſon le pere, & Horace. Comme on donne rarement des bornes à ſes conjectures, il veut &c. On voit par là, continua Dacier, que l'Hiſtoire de cette Académie n'eſt pas de moi, mais de Marcile, & que je ne l'ai raportée qu'en uſant d'un correctif néceſſaire. s'il eſt permis de prêter à un Auteur des idées qu'il n'a jamais eûës, je ne ſçai qui ſera déſormais à couvert du ridicule qu'on voudra lui donner dans le monde: j'aurois crû que ce droit étoit réſervé au ſeul Abbé Desfontaines; mais comme la calomnie à coûtume de s'affermir, à meſure qu'elle ſe répand, perſonne n'a examiné ſi ce qu'on me reproche étoit bien fondé:

la Cenſure hazardée a été du goût de l'Abbé Camuſat, & a été copiée depuis par le pere Nicéron. Je reviens à Mathanaſius.

Il vous tient bien au cœur ce Mathanaſius, dit alors l'Abbé Archimbaud. Savés vous bien que malgré tous vos efforts, il ſera toûjours lû avec plaiſir: le Public eſt intereſſé à la réputation de cet Ouvrage; il lui a plû, & on ne ſauroit déſormais l'ataquer, ſans faire le Procès à ſon goût & à ſon diſcernement. Les Remarques ſur le *Chef-d'œuvre d'un inconnu* ſont pleines de ſaillies vives & heureuſes: c'eſt une idée neuve & amuſante: elles plairont toûjours, & même aux perſonnes qui conviendront de bonne foi, que ce Livre a dû tout ſon ſuccès, au ridicule outré qu'on s'eſt atachè d'y répandre, ſur la Nation des Commentateurs.

Cela seroit bon, interrompit Tannegui Le Fevre, si l'Auteur dont vous faites le Panegirique, s'étoit contenté de railler les faiseurs de Commentaires, dont l'imagination creuse, veut à force de subtiliser, trouver dans les Auteurs qu'ils commentent, des beautés qui n'y sont pas. Aussi prévenus que l'est un amant pour sa Maîtresse, tout est beauté pour eux; chaque mot leur semble un chef-d'œuvre; les pensées, les expressions les plus communes, sont quelquefois le sujet de leur admiration. C'étoit-là le ridicule qu'il faloit saisir, & c'est ce que vôtre Mathanasius n'a pas fait: il introduit sur la Scene un Pedant impertinent & ridicule, qui fait sur une Chanson ridicule, & impertinente, un Commentaire encore plus impertinent & ridicule; qui d'ailleurs n'a aucun raport avec les Commentaires qu'on

nous a donnés jusqu'à présent. Il cite à perte de vûë tout ce qui s'est présenté, au hazard, sans choix, sans discernement. Qu'en est-il arrivé? Messieurs nos Petits-Maîtres en bel esprit, ont été ravis de trouver un Livre qui fait fort bien l'apologie de leur ignorance & de leur paresse: delà ils concluent avec plaisir que l'étude des Anciens Auteurs est inutile: ils se félicitent de n'avoir pas perdu leur tems a les lire, ils adoptent agréablement les railleries qu'on fait des Savans qui les ont commentés, & comblent d'éloges Voltaire pour avoir dit dans son *Temple du goût*, que Saumaise est un Pédant, & que Dacier connoît tout dans les Anciens, hors la grace & la finesse.

Voltaire alloit répondre, lorsque Desforges-Maillard le regardant d'un air de dépit; pourriez-vous, lui dit-il, nous aprendre

par quel enchantement, mes *Poëſies* vantées comme des Chef d'œuvres, par des Connoiſſeurs tels que vous, & Nericaut-Deſtouches, lorſqu'elles paroiſſoient ſous le nom de *Mademoiſelle de Malcrais*, ſont devenuës déteſtables, depuis qu'on a découvert, que Desforges en étoit l'Auteur; c'eſt à dire, que pour enlever vos ſuffrages, il n'y à qu'à ſe métamorphoſer en Fille? Je n'ignorois pas que le beau Sexe n'eût chés-vous de grands Privileges; la Lecouvreur en peut parler ſavamment; mais je n'aurois jamais crû, que pour faire le galant, on dût ſe ranger dans la claſſe de ces Ecrivains mépriſables, qui ſoufrant le froid & le chaud, pouſſent l'éfronterie juſqu'à déchirer le même ouvrage, qu'ils ont louésavec excès, peu de tems auparavant. Si jamais quelqu'un s'aviſe defaire votre Eloge Hiſtorique, on ne

manquera pas d'y inſérer cette Anecdote. Un Auteur, dira-t-on, publia des *Poëſies* ſous le nom emprunté d'une jeune Fille; tous les beaux Eſprits ſe réuniret npour lui prodiguer des éloges : Voltaire parut des plus empreſſés à lui faire ſa cour : voici le commencement d'une épître qu'il lui adreſſa.

Toi, dont la voix brillante à volé ſur nos rives,
Toi, qui tiens dans Paris nos Muſes attentives,
Qui ſais ſi bien aſſocier,
Et la Science, & l'Art de plaire,
Et les Talens de Deshoulieres,
Et les Etudes de Dacier,

Malheureuſement l'enigme fut dévoilée, on s'aperçût, que Malcrais de la Vigne, n'étoit qu'un maſque, dont un homme ſe couvroit. Voltaire ſe rétracta, & ſe vangea ſur Desforges Maillard du piége dans lequel il avoit donné. Ce trait vous fera un honneur infini dans la Poſtérité.

La Clede Auteur d'un *Hiſtoire de Portugal*, voulut prendre le parti de *Voltaire*, mais Prévot-d'Exiles lui dérobant la parole; il ne faut point, dit-il, perdre le tems en diſcours inutiles; ce jour conſacré à la réforme ne doit être employé qu'à des remontrances ſerieuſes. On devroit ce me ſemble arrêter la plume de ces Auteurs mercenaires, qui nous accablent chaque jour de leurs méchantes productions. A peine un illuſtre Guerrier a pris place parmi les Demi-Dieux, que ces Ecrivains afamés, mettent à contribution les *Gazettes* & le *Mercure*; compilent des faits mille fois rebatus, & donnent éfrontément, ces triſtes avortons, ſous le nom de *Mémoires du Maréchal de Villars, où du Duc de Berwick.* C'eſt en vain qu'on leur repreſente les dificultés qu'il y a d'écrire l'Hiſtoire des Grands

TAYLOR INST. OXFORD

Hommes, témoin *la vie de Turenne*, qui n'a contenté ni les Gens de Guerre, ni les Beaux Eſprits. Ils aiment mieux prendre pour modelles, Grimaret & Gayot De Pittaval que l'Auteur qui vient de publier *l'Hiſtoire du Duc d'Orleans*. Il ſe trouve neanmoins des Gens qui leur aplaudiſſent; on ne lit que ces nouveautés, & le tems qu'on devroit donner à nos bons Hiſtoriens, ne s'employe qu'a la lecture de ces faiſeurs de *Mémoires*, qui ne laiſſent pas le loiſir de reprendre haleine, tant ils s'empreſſent de multiplier le nombre des méchans livres.

Et puiſque nous en ſommes ſur les mauvais ouvrages, il en paroît un depuis quelque tems, qu'on ne ſait à qui atribuer, & dont-il n'y a pas d'aparence que perſonne veüille ſe déclarer le Pere: ce n'eſt pas qu'on ny reconnoiſſe

noiſſe de l'eſprit & du feu, mais on ſe plaint qu'il y manque trois choſes, dont-il n'eſt jamais glorieux d'être mal pourvû; de l'honnêteté, du jugement & du goût. Après bien des ſueurs, & des peines, il eſt triſte pour un Ecrivain d'être ainſi forcé de cacher ſon nom, comme s'il n'avoit gagné par ſon travail, que de ſe faire à lui-même le mal dont-il menaçoit les autres.

On nomme ce livre *Voyage Merveilleux du Prince Fanférédin dans la Romancie* &c. La première acuſation, ſe prouve, dit-on, par la manière ofençante dont l'Auteur traite pluſieurs perſonnes, qui méritoient plus de conſidération : la ſeconde par le fond même de l'Ouvrage, qui roule ſur deux ſupoſitions toutes contraires, c'eſt-à-dire, tantôt ſur l'une & tantôt ſur l'autre, ſans qu'il paroiſſe que l'Auteur ait

conçu son propre dessein. On ne sait s'il déclare absolument la guerre à tous les Ouvrages d'imagination, où s'il n'en veut qu'a ceux qui sont mal exécutés: de sorte que ses principes, ses raisonnemens, ses fictions, ses exemples, ses censures & ses éloges paroissent un tissu perpétuel de contradictions. Enfin, il est acusé de manquer de goût; & la preuve se tire non seulement de sa fiction, qui est grossièrement imaginée, mais encore plus de sa Critique, qui porte presque toûjours à faux, & qui condamne, ou qui loüe sans aucune marque de discernement. Il y a donc beaucoup d'aparence que le dégoût qu'il veut inspirer pour un grand nombre d'Ouvrages, tombera directement sur le sien.

On s'étoit promis quelque chose de meilleur du titre d'un autre Voyageur, qui a donné à

ſa Rélation le nom d'*Hiſtoire d'un Voyage Litéraire fait en 1733. en France, en Angleterre & en Hollande* &c. Mais plus ces ſortes d'Ouvrages ont d'agrément, lors qu'ils ſont heureuſement executés, plus ils paroiſſent peſans & ennuyeux, quand l'Auteur a manqué ſon but. Il eſt vray que celui-ci n'avoit pas lui-même une grande opinion du ſuccès de ſon travail. C'eſt un Journal dit-il, fait à la hâte. Il auroit pû le rendre meilleur & plus inſtructif; mais cela lui auroit coûté trop de tems. L'excuſe eſt ſinguliere, mais elle n'eſt pas aſſés forte pour faire paſſer ſur les défauts d'un mauvais Ouvrage; & ſi on la ſupoſe ſincère, l'unique avantage dont elle puiſſe être pour l'Auteur, eſt de conſerver au public l'eſpérance de recevoir un jour de lui quelque choſe qui lui faſſe plus d'honneur. Notre

Voyageur arrive à Paris, dont-il admire le tumulte : il *bouquine* ſur les Quais où il achete quelques vieux livres, dont-il rend compte à ſes Lecteurs. Il voit quelques Gens de Lettres, qu'il loue pêle-mêle & ſans diſtinction. Il aſſiſte à une Proceſſion, où il s'étonne que les Eccleſiaſtiques ne rient pas les uns des autres, & par un trait dérudition leur aplique un paſſage de Cicéron, qu'il trouve admirable, & ſurprenant : *quod non rideat Haruspex, cum Harus-picem viderit.* Il dîne chés un ami. Il va à Nanterre. Telles ſont les principales circonſtances de ſon Voyage de France. Il paſſe à Londres, dont-il rend à peu près le même compte. De là en Hollande où l'on n'eſt pas plus amuſé à le ſuivre. Enfin il retourne dans ſa patrie, où des avis, auſquels il ne peut s'empêcher de ſous-crire, l'obli-

gent de publier une Rélation ſi curieuſe.

J'oublie qu'il ſe ſouvient de m'avoir vû à Londres. Mais en me comblant d'éloges, il empoiſonne le compliment par un trait de ſatire, vague, & ſujet aux plus noires interprétation. „ Je trouvai, dit-il, ce même jour “ M. Prévôt d'Exiles. C'eſt un “ homme fin, qui joint à la con- “ noiſſance des Belles-Lettres, “ celles de la Théologie, de l'Hiſ- “ toire, & de la Philoſophie. Il “ a de l'eſprit infiniment, & ſur “ tout cet eſprit de dévelopement “ ſi néceſſaire dans les matières “ Métaphyſiques. Tout le monde “ connoît les agrémens de ſon “ ſtile. Je ne parlerai point de ſa “ conduite, ni d'une action cri- “ minelle dont il s'eſt rendu cou- “ pable à Londres. Cela ne me “ regarde point; je ne le conſi- “ dere que par raport à ſes talens. “

„ Cela n'eſt-il pas excuſable dans „ un Voyageur?

Je me ſuis atendu depuis mon retour en France, à ces galanteries de Meſſieurs les Proteſtans, & je ne ſuis pas fâché d'avoir ocaſion de m'expliquer ſur la ſeule manière dont je veux y répondre. S'ils prétendent décrier mon Caractère, je défie la calomnie la plus envenimée de faire impreſſion ſur les perſonnes de bon ſens, dont j'ai l'honneur d'être connu, dans quelque ſituation que je me ſois trouvé. S'ils en veulent à mes foibleſſes, je leur paſſe condamnation, & ils me trouveront toûjours prêt à renouveller l'aveu que j'ai déja fait au Public: qu'ils les déguiſent après cela ſous toutes ſortes de formes, je leur aurai beaucoup d'obligation, s'ils peuvent contribuer à augmenter mon repentir.

Ce que j'aprehende après ces quatre mots qui me ſont perſonnels, c'eſt qu'ils ne rendent mes rémarques précédentes un peu ſuſpectes. Le reſſentiment ne fait-il pas quelquefois les Critiques ? je conviens qu'on en pourroît donner mille exemples ; mais outre que la mienne s'acorde ici avec celle de pluſieurs autres Ecrivains, je ne la crois pas aſſés amère pour être raportée à une mauvaiſe ſource.

Si je n'y prenois garde, dit alors un Auteur moderne, on oublieroit à parler de ces Ecrivains qui inondent le Public de Romans écrits durement, ſans conduite & ſans caractère, la ſoif & la faim ſont les Muſes qui les inſpirent ; ils n'ont ni aſſés de ſience pour écrire l'Hiſtoire, ni aſſés de génie pour travailler à des Ouvrages moraux. Ils barbouillent deux mains de Papier, d'un

ramas d'Avantures mal digérées: ils les narrent sans goût & sans génie, portent leur Ouvrage chés un Libraire, & fussent-ils obligés de les vendre au poids, & de ne gagner que le double du papier, ils sont encore payés outre mesures. Si ces mauvais Auteurs réfléchissoient sur les talens & les qualités qui sont nécessaires pour faire un bon Roman, ces sortes d'Ouvrages ne seroient plus leur réfuge. Il faut peut-être autant d'esprit, d'usage du monde & de connoissance des passions, pour composer un Roman que pour écrire une Histoire. On n'aprend à peindre, les mœurs & les coûtumes que par une longue expériance. Il faut avoir examiné de près les diférens caractères, pour les pouvoir dépeindre dans le vrai. Comment un Auteur dont le métier ordinaire consiste à barbouiller du papier, à passer sa vie dans

un Caffé, ou dans sa Chambre, peut-il définir justement un Prince, un Courtisan, une Dame aimable ? Il ne voit jamais ces personnes qu'en passant dans les Ruës, & je ne crois pas que la Bouë dont leurs Equipages l'ont éclabousse, lui ait communiqué une partie de leurs sentimens.

Il n'est pas cependant de misérable Auteur qui ne fasse parler Duc & Duchesse à sa fantaisie : & lorsqu'un Homme du grand monde vient à jetter les yeux sur ces Ouvrages ridicules, il est tout étonné de voir que la conversation de Margot la Revendeuse, est mise sous le nom *de la Duchesse De...* ou *de la Marquise De.....* Quelques mauvais que soient ces Livres, on en vend cependant beaucoup : bien des Gens amateurs outrés de la nouveauté, & qui ne jugent des choses que par la superficie, achetent ces Ouvra-

ges & en parent leurs Bibliotéques, comme si c'étoient des productions de Marivaux, de Mr De Lussan, de Crébrillon le fils, de du Castre d'Auvigni, du Marquis d'Argens, ou de l'Auteur des *Mémoires d'un Homme de qualité*.

Les Auteurs qui travaillent à des Romans, doivent s'atacher à Peindre les mœurs d'après Nature, & à dévoiler les sentimens les plus cachés du cœur. Comme leurs Ouvrages ne sont que d'ingenieuses fictions, ils ne peuvent plaire qu'autant qu'ils aprochent du vraisemblable. Tout ce qui tient du merveilleux outré, n'est pas prisé davantage chés les gens de goût, que ce qui sent le galimatias : l'un & l'autre vont ordinairement ensemble, & les Auteurs qui donnent dans des idées *Gigantesques* ou peu naturelles, ont ordinairement un stile de

Déclamateur, & qui vise à la diction pompeuse & inintelligible.

Le stile des Romans doit être simple ; il doit être plus fleuri que celui de l'Histoire, & avoir un peu moins d'énergie & de Majesté. La Galanterie est l'ame du Roman ; la grandeur & la justesse celle de l'Histoire. Il faut beaucoup d'usage du monde pour exceler dans l'un ; il faut de la sience & de la politique pour se distinguer dans l'autre. Le bon sens, la précision, la justesse dans les caractères, la vérité dans les portraits, la pureté du stile sont nécessaires dans tous les deux. Les Dames sont les Juges nés de la bonté d'un Roman ; la posterité décide de celle d'un Histoire.

Ce qu'on vient de representer, interrompit un inconnu, est très-judicieusement remarqué ; mais que dirons nous de ces versifica-

teurs mépriſables, dont les piéces inſipides groſſiſſent impunément les feüilles du Mercure de France. Ces vils Inſectes du Parnaſſe, ne font rien qu'en dépit des Muſes. Un Recüeil d'Epithetes & un Dictionnaire de Rimes leur ſert d'Apollon : viennent-ils à enfanter une Ode Proſaïque, un méchant Madrigal, une Enigme puerile, ou quelque froide Epigramme, ils ſe regardent comme des Poëtes du premier ordre ; réglent les rangs ſur le Parnaſſe, cenſurent impitoyablement *La Zaïre* d'Aroüet, *la Didon* de M. le Franc, & ne trouvent ni feu, ni délicateſſe dans le *Perroquet* de l'Abbé Greſſet.

Une Troupe de ces demi Savans dont les Caffés fourmillent, vient ſe joindre à ces nouveaux Ariſtarques. On voit alors des gens ſans nom, ſans merite, avec le ſecours ſeul de leur impuden-

ce,

ce, ſe donner pour arbitres du bon goût, & témoigner un mépris général pour tout ce qu'il y a d'Auteurs diſtingués. S'il faut les en croire; Fontenelle eſt un génie médiocre. Boerhave & Chicoyneau ſont des Medecins vulgaires. Fourmont n'entend pas les Langues. Frèret, & le pere Souciet ſont auſſi ignorans en Chronologie que La Peyre d'Auzoles. Falconet, Beau-Sobre & La Croze n'ont point d'érudition. Le Préſident De Monteſquiou n'eſt qu'un Pedant. Le pere Du Halde manque d'exactitude. Le pere De Charlevoix écrit mal. Le pere Scheffmacher, eſt un pitoyable Controverſiſte. L'Abbé d'Olivet, & l'Abbé Gédoyn, n'entendent pas les Auteurs qu'ils traduiſent. Le Préſident Bouhier doit être mis au rang des mauvais Commentateurs. L'Abbé Segui eſt un harangueur ennuyeux: & L'Abbé

Du Resnel un Poëte du dernier Ordre. L'Auteur des *Lettres Juives* n'est qu'un méchant Copiste des *Lettres persanes* & *de l'Espion Turc*.

Il alloit continuer, lorsqu'un jeune Carme l'interrompant : il y a assés long-tems, dit-il, que j'entens parler les autres, il faut que je paroisse à mon tour, & que je contribue de quelque chose à la réforme à laquelle on veut travailler. Je ne puis soufrir que les premiers rangs dans la République des lettres soient occupés par des Savans, dont les écrits bien loin de plaire & d'instruire, ne sont propres qu'à faire des ignorans, & à rebuter ceux qui auroient du goût pour l'Histoire & les Antiquités. Eclaircissons cette pensée par des exemples. Je serois curieux de connoître l'origine des Dieux & des Héros : Bochart & M. Hüet m'aprennent

que ce ſont des Patriarches & des Capitaines Hébreux, dont les Poëtes n'ont fait que déguiſer les Avantures: ils prouvent ce ſiſtême par des Paralelles qui frapent, par la conformité des uſages, des évenemens, & par la reſſemblance des noms. Ils entrent dans un détail infini, étalent une érudition immenſe, & m'accablent d'autorités.

S'il me ſurvient des dificultés, Gerard Voſſius, le pere Thomaſſin, le Pere Alexandre, Vormius le fils, Jean Le Clerc, M. De Lavaur achevent de me déterminer. Je crois voir clair comme le jour, que Moyſe & Joſuë ont été le modelle, ſur lequel la plûpart des Dieux ont été formés.

Quelque tems après je me trouve avec une Troupe de Savans: on diſpute ſur la Mythologie. Je vois avec ſurpriſe que les raiſonnemens, qui m'avoient parû con-

vainquans, ne sont tout au plus que des conjectures ingénieuses. On me prouve que Bochart & ses imitateurs ont si fort outré la matière, qu'ils semblent n'avoir fouillé dans l'Antiquité la plus reculée, que pour faire quadrer leurs conjectures à ce point d'erudition dont ils étoient entêtés.

Mais si vous voulés, me dit-on, quelque chose de solide sur ces matières, lisés les Ouvrages d'un Savant Suédois qui s'appelle Olaüs Rudbek; voyés ce qu'ont écrit Du Pezron, l'Abbé Banier, & l'Abbé Révérand: vous serés convaincu que ce qu'on vous raconte des Divinités Payennes, & des demi-Dieux, est une Histoire véritable dans le fond, dont le plus souvent, il n'y a que les circonstances qui soient fabuleuses.

Dans cette assurance je consulte

les Auteurs françois auſquels on vient de me renvoyer ; j'examine leurs preuves, leurs raiſonnemens, leurs aplications ; partout je ne trouve que contradictions : ma dernière reſource eſt de lire l'*Atlantica* de Rudbeck : j'y aprens avec un étonnement mêlé de plaiſir, que ce n'eſt ni dans l'Egypte, ni dans la Sirie & encore moins dans la Grèce qu'il faut chercher l'origine des Dieux & des Héros : c'eſt dans la Suéde qu'ils ſont nés. La Gréce à beau vanter les exploits de ſon Hercule, & de ſon Bachus, elle n'a été que l'écho de la Suéde. C'eſt véritablement dans ce païs que vivoient Saturne, Jupiter, Neptune, Pluton, Mars, Apollon, Mercure & les autres Dieux avant qu'ils alaſſent habiter l'Olimpe. On ne peut pas dire que ce ſoit une conjecture, puiſque tous les noms des Divipités ſont tirés de la Langue

Suédoise. Il y a bien plus. La Suéde étoit cette Isle Atlantique dont les Anciens ont débité tant de merveilles; c'étoit l'Isle des Hiperboréens; le Jardin des Hesperides; on y voyoit les Champs Elisées, le Stix, l'Acheron, & l'Enfer, que des Savans peu instruits avoient placés dans la Gréce occidentale.

Enfin c'est dans la Suede que les Siences & les Arts ont pris naissance. L'usage des Lettres y fut inventé, d'où il se répandit ensuite dans les païs Méridionaux.

Je suis charmé de ce sistème fortifié par toute l'érudition que peut fournir une vaste lecture, & je crois mes doutes éclaircis, lorsqu'on vient me dire, & ce ne sont pas des Savans du commun, que mon Suedois ne débite que des Paradoxes, & que tout ce qu'on peut dire de son opinion,

eſt qu'il lui a donné un air de vraiſemblance, dont on ne l'auroit pas crû ſuſceptible.

Parlà il eſt démontré qu'après une longue étude, je me trouve beaucoup plus ignorant qu'auparavant.

Veux-je m'inſtruire de l'Hiſtoire des Siécles les plus reculés, je ne trouve rien dans la plûpart, des Chronologiſtes qui puiſſe ſatisfaire ma curioſité. Sous pretexte que le Législateur des Juifs a renfermé l'Hiſtoire de dix-huit Siécles dans l'eſpace de quatre ou cinq petits Chapîtres, ils ſuivent cette methode, donnent des Liſtes décharnées d'une vingtaine de Patriarches, & croient avoir beaucoup fait en m'aprenant qu'un tel a vécu neuf cens ſoixante neuf ans.

Eſt-celà ce qu'on apelle écrire l'Hiſtoire? & parcequ'un Auteur aura eu des raiſons pour paſ-

ſer ſous ſilence, mille faits intéreſſans, faut il que ceux qui travaillent ſur le même ſujet, envient la connoiſſance des ces mêmes faits à la poſterité ? Le raiſonnement ſeroit ridicule. Je ne prétens pas néanmoins qu'on imite les Rabbins, qui nous ont débité tant d'extravagances & de chimères. Je n'irai pas dire avec l'Abbé de Tilladet, que les premiers Patriarches à commencer par Adam, étoient tous d'une taille giganteſque ; qu'autrement on ne pourroit pas expliquer comment Noé auroit pû bâtir l'Arche, laqu'elle ne pouvoit contenir tous les Animaux qu'on y renferma, qu'en prenant les coudées dont parle Moïſe pour des coudées de Géans.

J'abandonne toutes ces réveries compilées par Bayle, l'Abbé Bordelon & D. Calmet. Mais je voudrois que pour remplir le

vuide des prémiers Siecles, on prit pour modéle l'ouvrage d'un Religieux de notre Ordre, qui avoit tous les talens néceſſaires pour reüſſir a donner des Suplémens. Comme cet excellent livre eſt peu connu je vais vous en raporter le titre: *Generalis Chronologia mundi per R. P. F. Philippum... primum Carme-Litarum diſcalceatorum definitorem Generalem. Lugd. in 8o. p. p. 672.*

C'eſt un abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle diviſée en ſix parties & qui finit au Mariage de Loüis le Grand avec Marie Thereſe d'Autriche.

Les trois premiers livres, qui ne vont que juſqu'à la Naiſſance de Moïſe, font preſque la moitié de l'ouvrage & ſont remplis d'Anecdotes intereſſantes.

L'Auteur obſerve, (*p. 27.*) qu'Eve ne fût pas tirée de la tête d'Adam, de peur que la femme ne ſe crût

la tête de l'homme ; ni des piés, pour empêcher qu'on ne la regardât comme quelque chose de bas & de mépriſable, mais elle fût formée d'une côte qui eſt près du cœur, afin que l'homme l'aimât plus tendrement.

(p. 43.) Caïn lorſqu'il n'étoit qu'enfant, obéiſſoit à ſes Parens : mais dès qu'il fût ſon maître, il ſe livra à tous les excès d'un Libertin ; de ſorte que ſon Pere & ſa Mere étoient dans une extréme affliction, d'avoir un fils auſſi méchant & incorrigible.

(p. 44.) Lorſque Caïn & Abel furent d'un âge à ſuporter les fatigues, Adam voulant ſoulager ſa Famille, choiſit Caïn, comme le plus robuſte, pour labourer la terre. Abel fût deſtiné à paître les Troupeaux & a en tirer la laine. Eve de ſon côté qui avoit toute la peine du mènage, choiſit ſes plus grandes filles pour aporter

de l'eau, allumer le feu, & lui aider à faire la Cuisine.

(*p.49.*) Caïn fit des fortifications à la Ville qu'il venoit de Bâtir: comme il étoit ambitieux & grand politique, il établit des Loix pour empêcher que ses sujets n'usassent de violence les uns envers les autres, mais il leur permetoit d'opprimer les étrangers.

(*p.50.*) Caïn fût chassé par son fils Henoch, qui fût Roi d'Henochia mais cette Capitale ne pouvant plus contenir ses Habitans, on bâtit un grand nombre d'autres Villes aux environs; chacune eut son Souverain par tirannie, ou par droit d'élection.

(*p.53.*) Lamech auteur de la Polygamie tua Caïn à la chasse; ce meurtre l'avoit rendu odieux à tout le monde: afin d'intimider ses ennemis, il dit un jour à ses femmes, on tirera vangeance sept fois du meurtrier de Caïn,

& ſoixante & dix fois du meurtrier de Lamech ; ſachant que les femmes qui ſont babillardes divulgueroient par tout ce qu'il venoit de dire.

(*p.55.*) Enos bâtit des Chapelles, où il y avoit des Images peintes pour exciter à la Dévotion.

(*p.56.*) Adam fût enterré ſur le Calvaire par ſes Enfans qui fondoient en larmes ; mais avant ſa mort il leur fit un grand diſcours que notre Auteur raporte en abrégé.

(*p.77.*) Lorſque les Animaux ſortirent de l'Arche, Noë leur donna ſa Bénédiction; avant de le quiter ils lui témoignerent la reconnaiſſance qu'ils avoient de ſes bons traitemens, par mille careſſes, que chacun lui fit à ſa manière. Ceci s'entend des Bêtes ſauvages : mais les Animaux-Domeſtiques, comme les Poules, les Pigeons, les Cheveaux, les

les Anes &c. Le ſuivirent pour demeurer avec lui, & le ſervir dans ſes beſoins.

(*p.* 79.) Noë fixa ſa démeure dans une plaine en Armenie avec ſa femme Barthenon, ſes trois fils, & leurs femmes, Pandore, Noëlle & Sambethe, la premiere Sibille, qui dit elle même, dans le premier livre des Vers Sibillins, qu'elle étoit dans l'Arche avec ſon mari.

(*p.* 83.) Pendant que ces quatre femmes avoient ſoin du ménage, les hommes donnoient tous leurs ſoins à cultiver la terre, & à nourrir leurs Troupeaux. Noë commença par faire un jardin qu'il remplit de graines de toute eſpece; il les avoit aportées de l'Arche; enſuite il ſema du Blé & toutes ſortes de Légumes, planta un beau Verger, & enfin la Vigne. Tout cela reüſſit à merveilles.

(*p.84*) Ce fût une grande impieté à Cham, d'avoir fait des railleries de son Pere. *Præsertim circa principium actuum partis generativæ de quâ se noverat immediatè propagatum.*

Je pourrois, continua le Carme, citer un grand nombre de passages tout aussi curieux, mais je craindrois d'abuser de votre patience : d'ailleurs ceux-ci me paroissent sufisans, pour nous donner une idée des Suplémens, que notre Auteur exact a jugé apropos de faire au texte de Moïse.

On a dit du pere Pétau, que s'il eût vû avant que d'écrire contre Joseph Scaliger ses divines Epitres, il ne l'auroit jamais ataqué, & moi je soutiens à plus forte raison, que si le P. Papebroc avoit lû l'Ouvrage dont je viens de raporter des fragmens, il n'auroit jamais écrit contre les P. P. Carmes.

Ce discours fût reçû avec de grands éclats de rire ; Apollon lui-même eut de la peine à conserver sa gravité ; le Carme se félicitoit d'avoir si bien parlé, lorsque l'Abbé Faydit le regardant avec un sourire moqueur ; en atendant lui dit-il, que votre Définiteur Général recompense dignement son Panegiriste, on vous prie de ne jamais paroître dans nos assemblées ; vous êtes trop Savant pour nous ; si vous demeuriés ici plus longtems, on seroit tenté de croire que le Parnasse est devenu la décharge des petites maisons, mais continua-t'-il, en s'adressant au P. Berruyer, qu'a t'-on voulu dire par cette Epigramme.

Ton Livre unit l'amusant à l'utile :
Point ne prétens en critiquer le stile,
Et point ne veux en blazoner le Plan.
Mais *Berruyer*, si tu voulois me croire,

Tu prendrois soin qu'au beau titre d'*Hiſtoire*, Fût ajoûté le titre de *Roman*.

On apelle Romans, des Ouvrages où l'Auteur s'embarraſſant peu de la vérité Hiſtorique, choiſit un ſujet feint en tout ou en partie, & l'orne de tous les Epiſodes qui lui paroiſſent propres à exciter la curioſité, & à entretenir l'atention du Lecteur, juſqu'au dénovément qui en fait la fin. Je voudrois bien demander à vos cenſeurs, ce qu'a de commun votre *Hiſtoire du Peuple Juif*, avec ces ſortes de Livres? Dira-t-on que le texte des Auteurs Originaux eſt renfermé dans un Volume aſſés médiocre, & qu'il eſt impoſſible que vous y ayés pû trouver de la matière pour huit Volumes in quarto, ſans être obligé de vous ſervir continuellement de nouvelles ſupo-

ſitions, où de remplir des vuides conſidérables par des Suplémens Romaneſques ? Ce langage n'eſt bon que pour ces perſonnes toûjours diſpoſées à condamner un Livre ſur l'exterieur, & qui ne daignent jamais s'eclaircir avec l'Auteur, ni juger des raiſons qu'il donne dans une Préface.

Vous avez fort bien prouvé dans la votre, qu'en travaillant ſur les anciens mémoires, reünis avec ſoin, raprochés avec méthode, rangés dans leur ordre, expliqués dans une juſte étendüe, acompagnés des éclairciſſemens qu'ils exigent, des liaiſons qu'ils ſupoſent, & des réflexions qu'ils fourniſſent, on peut écrire une Hiſtoire des Juifs, qui puiſſe paroître neuve à ceux qui croient la ſavoir le mieux, & capable de piquer leur curioſité. Cette Hiſtoire

avoit besoin d'un tel secours ; à proprement parler elle ne consiste qu'en Mémoires Historiques qu'il faloit refondre en un Corps d'Ouvrage édifiant & agréable tout à la fois, dont les différentes Parties liées ensemble puissent plaire & instruire. On souhaite une Histoire, où chaque fait singulier, se raporte à une fin générale, dans laquelle les Personnages de Concert entre-eux, entretiennent une scène non interrompuë jusqu'à l'entier dénouëment : où les Heros pensent, parlent, agissent : où leurs actions soient peintes, & non recitées : leurs discours entendus & non indiqués : leurs sentimens mêmes & leurs motifs dévoiles : où les événemens préparés dans leurs causes, & revêtus de leurs circonstances, se passent sous les yeux, en sorte que leur raport, leur enchaî-

nement, leur union deviennent sensibles. Prétendre en agir autrement, c'est risquer de ne faire qu'un squelette décharné, sans mouvement & sans ame, de l'Histoire du monde la plus vivante, & la plus animée, lorsque tout le texte qui en fait le fond est bien dévelopè.

Il est vray, comme vous l'avés judicieusement remarqué, qu'on ne doit jamais s'écarter de la lettre : on ne doit ni ajoûter ni retrancher au fonds des monumens qu'on s'engage de representer, & il faut bien se garder de donner pour explications des Mémoires Originaux sur lesquels on travaille, leur altération manifeste, ou des supositions, arbitraires. Chacun convient que vous avez parfaitement reüssi : votre Ouvrage qui n'étoit édifiant que par la matière est devenu agréable par le tour : tou-

tes les Parties en ſont liées avec art, pour faire une Hiſtoire ſuivie, à la manière de tant d'Hiſtoires profanes, ſi généralement eſtimées, par l'ordre & la préciſion qui y regnent. Tous les Heros Juifs paroiſſent tour à tour ſur la Scéne, y parlent, y agiſſent. Ce n'eſt plus un récitatif chargé de redites, où l'atention languit par la faute de l'Ecrivain, qui ne dévoile ni ſentimens, ni motifs dans ſes Heros : ce n'eſt plus enfin une Monotonie d'actions non préparées, & dépoüillées ordinairement de circonſtances intéréſſantes : vous avez ſû ingénieuſement vous précautionner contre ces défauts, on ne ſauroit non plus ſans injuſtice vous refuſer les agrémens du ſtile. On y remarque des tours heureux, beaucoup de fineſſe & de netteté dans l'expreſſion.

J'ai bien compris que c'étoit à la néceſſité de plaire au Siecle où nous vivons, & au deſir de vous acommoder à la délicateſſe moderne, qu'étoit duë la civilité preſque Françoiſe des Patriarches : vous avez bien fait de proſcrire leurs manières de s'exprimer à la façon des Orientaux, pour leur ſubſtituer une partie des notres. Ces anciens uſages étoient capables de rebuter vos Lecteurs ; il ſeroit ridicule d'objecter que cela répand un air Romaneſque ſur tout l'Ouvrage : on veut aujourd'hui que les Anciens adoptent nos mœurs, prennent nos manières, & parlent notre langage. Il faut les faire parler comme ils parleroient eux-mêmes parmi nous, s'ils vouloient nous faire entendre ce qu'ils ont penſé & ſenti. Les Grecs & les Romains ſe ſont rendus il y a long-tems ; il

étoit tout autrement néceſſaire de naturaliſer parmi nous les Heros Juifs : l'ancienne ſimplicité eſt abſolument incompatible avec le caractere du Siecle, & ſon goût eſt ſi dificile, qu'on ne peut mériter ſes aplaudiſſemens que par une aveugle complaiſance.

Le P. Berruyer ſe diſpoſoit à répondre ; mais un de ſes amis, diſciple du P. Hardouïn, apoſtrofant l'Abbé Faydit ; ſi j'en ſuis crû lui dit-il, on enverra dès Députés aux Freres de S. Lazare, pour les remercier d'avoir ſû ſi bien changer votre ſtile & vos manières. On auroit atendu de vous une Critique aſſomante & pedanteſque, ſemblable à celle que vous avez faite des Avantures de Télémaque, mais dépuis vos retraites involontaires, vous n'étes plus reconnoiſſable, votre eſprit s'eſt tourné vers la

plaiſanterie, vos railleries ſont fines & ſpirituelles, l'Ironie vous ſied on ne peut mieux. Il eſt vray que tout ce que vous venés de dire, n'eſt qu'une Parodie inſipide, & groſſierèment pillée d'un Article de la *Bibliotéque Françoiſe*, mais on ne peut diſconvenir que vous n'ayés de grandes diſpoſitions pour le ton badin; encore quelques corrections de la main des Freres, & vous ſerés bien-tôt un modelle en ce genre.

Il y a long-tems, repliqua l'Abbé Faydit, que j'ai eſſuyé de ſemblables reproches. Les *Trevouſiens* ont écrit dans leur mois d'Avril, que j'avois été traité comme Gregoire de Nazianze, qui dit de lui-même, *duris flagellis non ſemel cæſus fui*; & que je me conſolois par ma conformité avec ce Pere Grec. Le ſeul reſpect que j'ai pour les Jeſuites,

m'a empêché de leur répliquer, ce que j'ai repondu aux gens qui m'ont fait pareille insulte ; qu'il falloit être insensé pour le croire, & bien impudent pour me l'oser dire en face, & pour l'Imprimer dans des livres & des Satires.

Les Auteurs de cette calomnie sont Desfourneaux & La Bizardière, qui ont fait deux Libelles difamatoires contre moi, l'un en Vers & l'autre en Prose ; l'un dans une feüille volante qui se vend deux Liards, & l'autre dans un méchant Livre. Dont il ne s'est encore vendu presqu'aucun Exemplaire, intitulé *les Caractères des Auteurs Anciens & Modernes*. Je n'ai point allégué contre eux la Loi de *Famosis Libellis*, qui condamne ces sortes d'Auteurs à être pendus, ni la nouvelle Ordonnance du Roi contre les injures, qui condamne

damne à la prison ceux qui en disent.

Le Public m'en a vengé par le mépris qu'il a fait de ces deux Ouvrages. Il n'y a eu qu'une opinion sur leur sujet, c'est que l'Auteur des Vers ne sait pas les premiers élemens de la Poësie Françoise, & qu'il n'y a ni rime ni raison dans ses Vers; & que l'autre n'a jamais lû les Auteurs, dont il se mêle de faire les caractères, & qu'ils sont tous opposés à ceux dont il parle. Je leur ai apliqué ce Vers de Virgile,

Qui Bavium non odit, amet tua carmina mœvi.

Il alloit continuer, lorsque Mercure entra dans l'Assemblée, d'un air qui fit bien juger qu'il aportoit quelque nouvelle importante. Tous ceux qui étoient près du Trône, s'en éloignerent

par respect, & le Messager des Dieux ne se fut pas plûtôt acquité de sa commission, qu'Apollon dit d'un ton émû ; les ordres du Grand Jupiter ne me permettent pas de rester plus long-tems parmi vous. Je vous quite avec regret, dans une conjoncture où ma présence seroit le plus nécessaire. J'allois travailler à une réforme des abus qui deshonorent mon Empire ; mais le destin s'y oposse, & semble faire naître chaque jour de nouveaux obstacles, qui m'empêchent de pourvoir au bien de mes Sujets. En atendant qu'il se présente une ocasion plus favorable, j'ai jugé qu'il seroit à propos de publier des Réglemens au sujet des remontrances qu'on vient de faire.

A ces mots le Dieu se leva, & aiant fait aprocher les Muses & les principaux du Parnasse,

pour prendre leurs avis, on fit une Ordonnance conçûë en ces termes.

APOLLON, PAR LA GRACE DE JUPITER, ROI DU PARNASSE ET DE L'HELICON; A tous presens & à venir, SALUT ET SCIENCE GALANTE. Comme le bon ordre est le plus solide fondement de la durée des Etats, qu'il assure le repos des Familles & le bonheur des Peuples: Nous avons employé jusqu'ici tous nos soins pour l'entretenir au dedans de nôtre Royaume par l'autorité des Loix: C'est pourquoi, ayant reconnu par le raport de personnes de grande expérience, que nos Ordonnances sagement établies pour reformer les abus qui se sont glissés dans la République des Lettres, étoient négligées, ou changées par le tems, la malice ou

l'ignorance des Auteurs, que même on étoit acablé de méchans Livres, qui de tout tems ont été regardés comme le fleau de l'esprit, le suplice des oreilles, la profanation des Presses, la ruine des Libraires &c. Ce qui causeroit des désordres plus que Gothiques dans toute l'étenduë de nôtre Empire. Nous avons jugé nécessaire d'y pourvoir par de nouveaux Réglemens.

A CES CAUSES, de l'avis de nôtre Conseil & de nôtre certaine science, pleine puissance & autorité Divine, Nous avons dit, déclaré & ordonné, disons, déclarons, ordonnons & nous plaît ce qui en suit.

ARTICLE I.

DEfendons à tous Auteurs de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'employer les

injures dans leurs conteſtations Littéraires & n'entendons que l'Auteur des *Lettres Juives*, ſoit moins tenu que les autres à exécuter la préſente Ordonnance.

ARTICLE II.

Enjoignons à Daillé, Bayle, Le Clerc, Barbeyrac Beauſobre & à leurs imitateurs, d'avoir pour les P. P. le reſpect & la vénération qui leur ſont dûs.

ARTICLE III.

Défendons à l'Abbé Lenglet les commentaires obſcénes, les Anecdotes ſcandaleuſes & ſur tout d'atribuer ſes Satires à des gens d'honneur tels que Broſſette, à peine d'être puni comme Calomniateur.

ARTICLE IV.

Recommandons aux bons écrivains, de mépriser les censures de l'Abbé Desfontaines.

ARTICLE V.

Condamnons Chorier à faire Amende-Honorable tête nue & la corde au cou jusqu'à ce qu'on ait fait de lui & de ses semblables une punition exemplaire.

ARTICLE VI.

Défendons à tous Abbés, Chanoines, Evêques, Archevêques & Cardinaux de faire des Vers de galanterie, permettant néanmoins à ceux qui ont le génie Poëtique, de s'exercer sur toute autre matière sérieuse & badi-

ne, à l'exemple de l'Abbé Gresset.

ARTICLE VII.

Confisquons comme Marchandises de contrebande les Etymologies forcées, les dissertations Pédantesques, & les Poësies qu'on ne peut entendre sans le secours des Commentateurs.

ARTICLE VIII.

Ordonnons que les vrais Savans soient respectés, & défendons à Voltaire de les traiter de Pédans.

ARTICLE IX.

Voulons que le nombre des Commentateurs soit réduit à la moitié. Donnons plein pouvoir au Docteur Mathanasius de tour-

ner en ridicule les Burmans & autres Portefaix de la République des Lettres.

ARTICLE X.

Défendons à Voltaire & à Néricaut Des Touches de loüer les Ouvrages médiocres, ſous prétexte que des filles en ſont les Auteurs.

ARTICLE XI.

Exhortons les Journaliſtes à faire ſentir les beautés d'un Ouvrage, en même-tems qu'ils en relèvent les défauts. Leur défendons de prêter leurs propres idées aux Auteurs qu'ils cenſurent, & d'aller continuellement à la chaſſe aux mots comme l'Abbé Desfontaines.

ARTICLE XII.

Recommandons à tous les bons

Esprits la lecture d'Homere & de Virgile. Condamnons les détracteurs des Anciens à lire chaque jour pendant un quart d'heure les Paralleles de Perrault, ou bien l'Iliade traduite par la Mothe.

ARTICLE XIII.

Banniſſons des Terres de nôtre Empire tous Compilateurs de *Gazettes* & de *Mercures*. Ordonnons que les faiſeurs de *Mémoires* ne feront imprimer l'*Hiſtoire du Comte de Bonneval* qu'aumoins quatre ans après ſa mort.

ARTICLE XIV.

Condamnons au feu tous Romans remplis d'intrigues propres à corrompre le cœur en gâtant l'eſprit.

ARTICLE XV.

Défendons à tous Abbés Po-

tit-Maîtres, demi-Savans & autres Héros du Caffé, de déchirer les Hommes Illuſtres dans la Republiques des Lettres. Voulons que les contrevenans ſoient marqués de la clef de ſaint Hubert pour la premiète fois, & s'ils retombent dans la même faute, qu'il ſoit procédé contr'eux ſuivant la rigueur des Ordonnances.

ARTICLE XVI.

Déclarons que nous ne reconnoiſſons point pour Hiſtoriens ceux qui travaillant ſur les textes Originaux, tirent de leur imagination des ſuplémens Romaneſques.

ARTICLE XVII.

Suprimons tous *Voyages Litéraires* où il n'y a rien d'intereſſant, & releguons pour dix ans le

rince Fanferedin dans le païs de Romancie.

ARTICLE XVIII.

Interdisons tous Auteurs Burlesques, mauvais plaisans, & ordonnons que Marivaux fera Amande-honorable à l'Auteur des Avantures de Télémaque.

ARTICLE XIX.

Bien que le soin que nous prenons de nos États paroisse assés par le contenu aux Articles précédens & par la soigneuse recherche que nous faisons des moyens estimés les plus propres pour arrêter les désordres dans leur naissance, & rejeter sur les Délinquans le blâme, & la honte qu'ils méritent ; néanmoins aprehendant qu'il ne se trouve encore des gens assés osés, pour contrevenir à nos volontés, si

expreſſément expliquées, & qui préſument d'avoir des raiſons pour s'écarter des Régles communément reçûës dans la bonne Litérature, Nous voulons que ceux qui ſe trouveront coupables d'une ſi criminelle contravention à nôtre préſent Edit, ſoient ſans rémiſſion chaſſés honteuſement de nos Etats; qu'ils ſoient dégradés de la qualité de favoris des Muſes, & déclarés Ecrivains mépriſables, & incapables de tenir jamais aucunes charges dans la République des Lettres; leurs Ouvrages Lacérés & brulés publiquement, ſans qu'ils puiſſent s'exempter de tel châtiment, quelques inſtances & ſuplications qu'ils nous en faſſent.

ARTICLE XX.

Et d'autant qu'on ſe plaint continuellement que le nombre des

des méchans Livres s'augmente tellement, qu'il s'en imprime plus dans un mois qu'on ne faisoit autrefois dans une année, ainsi qu'il paroît par le *Mercure de France*. Nous recommandons à nos Commissaires, d'empêcher qu'a l'avenir le nombre des mauvais Auteurs ne se multiplie, & qu'il n'en soit plus admis sur le Parnasse, sans Nôtre consentement.

ARTICLE XXI.

Et pour éviter qu'une Loi si sage, & si utile à nos Etats ne devienne inutile au Public, faute d'observation d'icelle, Nous enjoignons & recommandons expressément à nos Cousins les Commissaires, auxquels appartient, sous nôtre autorité la connoissance & décision des choses qui concernent l'honneur & la répu-

tation de nos Sujets, de tenir la main exactement & diligemment à l'obſervation de nôtre préſent Edit, ſans y aporter aucune moderation, ni permetre que par faveur, connivence ou autre voye, il y ſoit contrevenu en aucune manière, à peine d'être deſtitués de leurs charges & châtiés comme fauſſaires.

Voulons que la préſente Ordonnance ſoit gardée & obſervée dans tout nôtre Royaume, Terres & Pays de nôtre obéïſſance, à commencer le 11. Juillet, de la préſente Année: Abrogeons toutes Ordonnances, Coûtumes, Loix, Statuts, Réglemens & Uſages diférens ou contraires aux dipoſitions y contenuës. SI DONNONS EN MANDEMENT à nos amés & feaux Conſeillers, Cenſeurs Royaux, Journaliſtes, Aprobateurs, Critiques, & tous autres nos Officiers, que les preſentes,

ils gardent, observent & entretiennent, fassent garder, observer & entretenir, & pour les rendre notoires à nos Sujets, les fassent lire, publier & enrégistrer: CAR tel est nôtre plaisir : & afin que ce soit chose ferme & stable à toûjours, Nous y avons fait metre nôtre Séel. DONNÉ à Delphes au mois de Mai. L'An du Monde quatre cens soixante & quatorze mille sept cens vingt huit (selon la suputation des Philosophes Caldéens.)

Signé, APOLLON.

Et plus bas, par le Roi du Parnasse, DE BOZE.

Et à côté Visa FONTENELLE.

Pour servir à la Déclaration en forme d'Edit pour la Réformation des Belles-Lettres.

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ? Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Pythagoras
25.3.1989
[VOLT.]

882958